

Le Sermon sur la montagne et le ministère de Jésus

(Claude Baecher et Serge Carrel)

Qui était et qui est Jésus ?

Table des matières

(Jacques Blandenier et Serge Carrel)

1. Les documents qui nous parlent de Jésus

- 1.1 Les sources païennes
- 1.2 Les sources juives
- 1.3 Les sources chrétiennes

2. Les évangiles

- 2.1 Les évangiles : des biographies de Jésus
- 2.2 Un mais divers, divers mais un
 - 2.2.1 Un exemple : Matthieu

3. Jésus le maître

- 3.1 Appelez-moi maître !
- 3.2 Un maître qui interprète l'AT
- 3.3 Jésus et la Loi
- 3.4 L'enseignement aux disciples : le Sermon sur la montagne
 - 3.4.1 Exigence impossible ?
 - 3.4.2 Le Sermon sur l'éthique du Royaume
 - 3.4.2.1 Interprétation pédagogique en vue de la repentance
 - 3.4.2.2 Interprétation christologique
 - 3.4.2.3 Interprétation catéchétique
 - 3.4.3 L'exigence de la grâce
- 3.5 Les paraboles
 - 3.5.1 Qu'est-ce au juste qu'une parabole ?
 - 3.5.2 Les paraboles, pourquoi et pour qui ?
 - 3.5.3 Interpréter les paraboles
 - 3.5.4 Remarques en vrac

4. Jésus le Messie

- 4.1 L'attente du Messie
 - 4.1.1 A Qoumrân
 - 4.1.2 Au travers de Jean le Baptiste
- 4.2 « Celui qui doit venir »
- 4.3 L'appel à la repentance comme « Bonne Nouvelle »
- 4.4 Les miracles comme signes de la messianité

5. D'autres noms et titres de Jésus-Christ

- 5.1 « La Parole a été faite chair »
- 5.2 « Jésus-Christ est Seigneur... »
- 5.3 « Voici l'Agneau de Dieu »
- 5.4 Le Serviteur de l'Eternel
- 5.5 Jésus-Christ, Fils de Dieu

6. Conclusion

7. Bibliographie

Au travers des siècles, s'il fallait repérer la figure historique qui a mobilisé un maximum d'énergies pour ou contre elle, il est certain que l'homme de Nazareth recueillerait tous les suffrages. Que n'a-t-on pas peint, écrit, filmé... à son sujet ? Même tout récemment, que l'on pense à des films comme « Son of God » (2014) de Mark Burnett et Roma Downey, à « La Passion du Christ » de Mel Gibson (2004), à « Jésus de Montréal » de Denys Arcand (1989) ou à « La dernière tentation du Christ » de Martin Scorsese (1988), que l'on pense à des livres comme le « Da Vinci Code » de Dan Brown (2003), à « L'homme qui devint Dieu » d'un Messiadé ou à « L'ombre du Galiléen » d'un Gerd Theissen, la figure de Jésus fascine encore et toujours les humains que nous sommes. Que se cache-t-il derrière cette fascinante personnalité ? Qu'a-t-il donc fait pour générer un tel engouement autour de sa personne ? Qui était-il pour marquer d'une telle empreinte l'ensemble de l'histoire humaine ? Bien modestement, nous allons essayer d'apporter quelques jalons à une ébauche de réponse.

1. Les documents qui nous parlent de Jésus

S'il fallait parler de Jésus à partir de ce qu'il a écrit, nous serions bien embarrassés. Tout comme Socrate – le maître de Platon –, Jésus n'a rédigé aucun écrit. Cela n'a rien de surprenant, car à son époque le maître de sagesse était avant tout un « discoureur » et non un « scribouillard » assis à sa table de travail. On découvre avant tout ce qu'a fait Jésus au travers de ses amis, au travers de personnes qu'il a rencontrées et sur lesquelles il a laissé une trace profonde.

Parler des sources de l'histoire de Jésus exige un bref détour par les écrits rédigés par les contemporains de Jésus. Ne nous leurrons pas ! les sources extérieures à la tradition chrétienne sont peu abondantes et ne jettent pas un éclairage lumineux sur l'homme de Galilée. Hormis les sources chrétiennes, on peut recenser deux autres groupes : les sources païennes et les sources juives. Même si ces deux groupes ne parlent que peu de Jésus, leur étude permet d'approcher avec plus de finesse l'époque où a vécu le Christ. Des découvertes récentes, comme celles de Qoumrân, tout comme l'exploitation systématique de documents connus permettent de cerner de plus près le monde palestinien du Ier siècle, le milieu culturel, politique, social, religieux... pâtre humaine dans laquelle Dieu s'est incarné.

1.1 Les sources païennes

Tacite, Suétone et Pline le Jeune sont les trois auteurs romains qui parlent de Jésus. C'est peu et leurs textes sont succincts. Néanmoins on voit que fort tôt l'Evangile a été à l'origine de certains troubles sociaux, preuves que la proclamation de Jésus comme le Messie dérangeait l'ordre établi, qu'il soit politique ou religieux.

Tacite (vers 55-120) : dans ses *Annales*, écrites sous Trajan (98-117), cet auteur romain consacre un passage à l'incendie qui ravagea la ville de Rome sous Néron. L'empereur réussit à rendre les chrétiens responsables de cet incendie, alors que de graves soupçons pesaient sur lui. Tacite explique qui sont ces chrétiens : ce nom leur vient de « Christos », un homme que le procurateur Ponce Pilate avait livré au supplice sous le principat de Tibère. Cet auteur voit dans ce mouvement religieux une superstition détestable qui afflue vers Rome tout comme bien d'autres monstruosités religieuses.

Suétone (vers 75-155) : on trouve chez cet auteur deux mentions des chrétiens dans son ouvrage intitulé *Vies des douze Césars* : tout d'abord en relation avec Néron et une série de mesures marquantes qu'il a prises durant son règne. L'empereur a livré au supplice les chrétiens, « sorte de gens adonnés à une superstition nouvelle et dangereuse ». On voit ici que Suétone pose le même diagnostic sur le christianisme naissant que Tacite. Dans la vie de l'empereur Claude, Suétone

recourt au mot Christ (« Chrestos »). Il caractérise par là l'agitateur qui serait à l'origine de troubles dans la ville de Rome. En 49-50, Claude expulse effectivement les juifs de Rome à cause de troubles non pas fomentés par « Chrestus », mais à cause du débat autour de ce Chrestus. A 70 ans de distance, il est toujours difficile d'être précis à propos d'une obscure secte juive...

Pline le Jeune (vers 61-115) : le document dont il s'agit ici est une lettre que Pline fait parvenir à l'empereur pour lui demander conseil. Il est en Bythinie (nord-ouest de la Turquie au bord de la Mer Noire) en tant que légat de l'empereur et le nombre élevé de chrétiens dans la population lui fait problème. Quelle attitude doit-il adopter ? La lettre de Pline contient toute une série de renseignements intéressants sur le mode de vie des disciples de Jésus: ils se réunissent à date fixe avant le lever du jour, ils chantent à Christ comme à un Dieu, ils s'engagent à ne pas commettre de crimes...

Quelques autres mentions de Jésus ou des débuts du christianisme apparaissent en dehors de ces trois auteurs, mais elles demeurent fort rares: deux lettres de l'empereur Hadrien, une lettre de Mara bar Sérapion. Cette parcimonie des traces laissées par Jésus et les premiers temps du christianisme peut surprendre. Il faut bien se dire toutefois que la Palestine est bien loin d'être l'épicentre de la culture du Bassin méditerranéen, que Jésus a commencé son ministère en rassemblant autour de lui une petite équipe de fidèles... Ce ne sera que dans la seconde moitié du IIe siècle que l'on trouvera des traces de la foi chrétienne plus abondantes dans la littérature.

1.2 Les sources juives

Il serait vain de penser qu'au sein du judaïsme on trouve plus de mentions de Jésus. Il existe deux passages de Flavius Josèphe, le grand historien juif du Ier siècle, et quelques allusions dans le Talmud (voir explication ci-dessous).

Flavius Josèphe (37? -100) : dans son écrit intitulé *Les Antiquités juives*, à deux reprises il fait référence à Jésus. Tout d'abord à propos de la mort de Jacques, le frère du Seigneur: « Ananus rassembla le sanhédrin des juges et fit comparaître devant eux Jacques, le frère de Jésus, dit le Christ, ainsi que quelques autres ; il les accusa d'avoir violé la Loi et les livra à la lapidation » (*Antiquités XX*, 200). La mention du Christ n'a rien d'un rajout ultérieur. Il était tout à fait possible pour un auteur juif de parler de la sorte de Jésus de Nazareth.

Le deuxième texte renferme plus de difficultés. Il a la particularité de contenir une confession de foi digne d'un chrétien: « Jésus était le Christ ». Sous la plume de Josèphe, cela sonne un peu faux. On suppose qu'il s'agit-là d'un retravail effectué par un chrétien et qu'il faut préférer d'autres versions du texte que celle d'Eusèbe, l'historien de l'Eglise (265-340). D'autres versions de ce texte nous sont accessibles, notamment celle d'Agapios, un évêque arabe du Xe siècle, dans son *Histoire universelle*. Là, le texte dit fort prudemment: « Peut-être était-il le Christ. » Ce qui importe ici, c'est que Flavius Josèphe ait effectivement parlé de Jésus et de sa messianité sans pour autant entrer dans une confession de foi quant à l'identité ultime du Nazaréen.

Le Talmud : la destruction du Temple de Jérusalem fut un coup terrible porté au judaïsme. Elle eut pour conséquence un changement profond de la piété juive. Non plus centrée sur la réalité du Temple, elle se rassembla autour de l'écrit. Au cours des deux premiers siècles de notre ère, on assiste, par l'entremise des pharisiens, à un travail extraordinaire de mise par écrit des différentes traditions orales. L'œuvre ainsi constituée au début du IIe siècle s'appelle la Mishnah. A partir de ce moment-là, on fit un commentaire de la Mishnah qui prit le nom de Gemara. Le rassemblement de ces deux écrits porte le nom de Talmud. On connaît deux versions du Talmud, le Talmud de Jérusalem, achevé au IVe siècle et celui de Babylone, au VIe. On désigne Jésus par

le nom de Yeshou de Nazareth ou bien encore par la formule « celui-là ». A douze reprises, on rencontre la mention de Jésus, passages qui prennent souvent une tournure polémique. Notre quête en dehors de la tradition chrétienne peut paraître bien maigre. Elle a au moins le mérite d'établir « en tous cas formellement pour ceux qui refusent les témoignages des chrétiens, la réalité historique du personnage de Christ » (F. F. Bruce, *Les documents du NT : peut-on s'y fier ?, p. 148).*

1.3 Les sources chrétiennes

La quasi-totalité de ce que nous savons de Jésus vient du milieu chrétien. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, il n'y a pas que la littérature canonique (acceptée comme normative) – le Nouveau Testament – pour nous parler de la vie du Galiléen. Il existe une littérature non canonique qui comprend toute une série de documents tels les évangiles apocryphes, qui sont le fruit de l'activité littéraire de chrétiens des premiers siècles. On trouve dans ces écrits des évangiles, des Actes, des lettres et des apocalypses, témoins de ce fourmillement qui a jailli de l'événement-Jésus. On aurait tort de croire qu'ils amènent quelque chose de décisif sur la personne même du Christ. En général plus tardifs, ils sont plutôt le reflet de ce qui traversait les communautés dans lesquelles ils furent écrits. Croustillants et souvent gorgés de merveilleux, ils sont du IIe siècle pour le Protévangile de Jacques et pour l'Evangile de Thomas, du VIe pour l'Evangile de l'enfance, et nous ne citons que les plus célèbres. A tout dire, on peut se montrer reconnaissant de la sagesse guidée par l'Esprit qui a prévalu lors du choix des écrits déclarés « canoniques ».

Ce bref parcours de ce qui constitue les différentes sources de connaissance de la personne de Jésus souligne l'inscription de l'événement-Jésus dans l'histoire des hommes, histoire de croyants et de non-croyants que la personne de Jésus n'a pas laissés indifférents. Venons-en maintenant à ce qui constitue le coeur même de toute connaissance de Jésus le Christ: les Evangiles.

2. Les Evangiles

2.1 Les Evangiles: des biographies de Jésus

Les Evangiles – c'est une évidence que de le dire – ont pour tout projet de parler de Jésus. Rien à voir ici avec Tacite, Josèphe ou le Talmud. Jésus est pour les évangélistes le Christ de Dieu, celui qui a guéri des malades, celui qui, accusé injustement, a été cloué à la croix et que Dieu a rappelé à la vie. Leur récit est dicté par leur foi en Jésus-Christ: l'homme Jésus, le Galiléen de Nazareth, est identique au Seigneur de la chrétienté, ressuscité et élevé. Les évangélistes, qui ont rédigé leur récit de 30 à 50 ans après la crucifixion, se trouvent dans une double relation avec Jésus : d'une part au travers de ce qui leur a été transmis des paroles et des actes de l'homme Jésus et, d'autre part, au travers de leur foi au Christ élevé qui se manifeste par l'Esprit au sein de la communauté. La séparation que l'on rencontre souvent entre le Jésus historique et le Christ de la foi n'a pour eux aucune pertinence. Car la tradition orale des paroles et des actes de Jésus est éclairée et orientée par la foi au Christ.

On peut s'interroger ici sur la possibilité d'une investigation historique qui aurait pour but de mener une enquête sur le Christ, le Fils de Dieu, figure qui dépasse largement le cadre habituel de la recherche historique et qui appartient au domaine de la foi, de la confession et du dogme. Est-ce méthodologiquement possible, à partir d'Evangiles qui sont dominés par la foi en Christ, de conquérir le Jésus de l'histoire ? Beaucoup de spécialistes contemporains déniennent toute chance de réussite à une telle investigation. Il est vrai que trop souvent la recherche de l'homme Jésus n'a abouti, durant ces deux derniers siècles, qu'à reproduire le portrait d'un Jésus tour à tour héros du progrès, mystique, magicien, révolutionnaire, philosophe, hippie... somme toute la projection

même de l'homme idéal pour l'auteur de la recherche. On comprend alors mieux le refus de s'aventurer dans une telle démarche, refus propre à nombre de nos spécialistes contemporains. Il semble toutefois qu'aujourd'hui une voie nouvelle s'ouvre à ceux qui s'efforcent de rechercher quel homme fut Jésus. Grâce à une meilleure connaissance du milieu dans lequel a vécu Jésus, on peut parvenir à des résultats plus probants concernant la transmission orale des données sur Jésus. Au début de notre ère, il existait en Palestine un système scolaire fort intéressant. Les rabbis (les maîtres d'école d'alors) étaient très à cheval sur la façon dont leurs élèves apprenaient et transmettaient le savoir enseigné. Ils avaient recours à des moyens mnémotechniques et se faisaient réciter avec beaucoup de rigueur ce que leurs élèves avaient appris. Parfois on prenait même des notes pour asseoir dans la mémoire ce qui avait été enseigné ; au point que la formule suivante courait : « Bien meilleur que celui qui étudie 100 fois son passage, celui qui l'étudie pour la 100e fois. » L'élève respectait en son maître le porteur de la tradition reçue au Sinaï. Il était donc très zélé pour graver dans sa mémoire les renseignements reçus mot après mot. Il s'inscrivait ainsi dans la chaîne de ceux qui transmettaient fidèlement la tradition. La tradition autour de Jésus suit les mêmes règles ; dès le début elle fut mémorisée et formulée de façon à pouvoir être portée par la tradition orale.

De telles remarques n'en doivent pas moins composer avec la liberté créatrice de la tradition orale, liberté que l'on retrouve fréquemment tant à Qoumrân que dans le Talmud. On peut voir un autre plaidoyer pour la sûreté de la tradition dans les quelques passages où Paul reprend une parole du Christ : à chaque fois on trouve la parole correspondante dans la tradition synoptique (1 Co 7, 10-11 // Mt 5,32; 1 Co 9,14 // Lc 10,7; 1 Co 11, 23-25 // Mc 14, 22-24). Néanmoins la diversité des agencements des Evangiles et la sensibilité de chacun s'y exprimant témoignent du fait que les évangélistes ne se sont pas perçus comme de simples copistes ou compilateurs, mais qu'ils ont fait œuvre théologique. Dans les Actes des Apôtres on retrouve un peu le même phénomène ! A trois reprises, Luc raconte la conversion de Paul sur le chemin de Damas. Luc ne songe jamais à répéter ce récit de façon mécanique. On y retrouve des variations ainsi que d'autres accents, toutefois, sur l'essentiel de ce qui est dit, les trois récits font les mêmes déclarations.

« Les Evangiles sont des livres de prédication, d'enseignement et même de propagande. Ils ont été écrits par des hommes engagés désireux d'en amener d'autres à ce même engagement... C'est dans ce sens que l'on peut dire des Evangiles qu'ils sont partiaux. Mais pratiquement toutes les biographies le sont. Elles ne sont pas écrites simplement pour disséquer des événements, mais parce que telle ou telle personne est digne que l'on parle d'elle et qu'il convient de le faire savoir. Ce n'est pas là une raison pour contester ces biographies, bien au contraire, car leur motivation les poussera fortement à donner la version la plus exacte possible des faits » (Richard France, *Un portrait de Jésus le Christ*, pp. 176s.).

2.2 Un mais divers, divers mais un

Le lecteur lambda a fortement conscience de l'unité du propos qui traverse les évangiles. Ceux-ci lui parlent de Jésus, de son enseignement, de ses actes et ce lecteur a l'impression que l'on retrouve les mêmes éléments dans les quatre récits évangéliques. Cette opinion a toute sa pertinence, puisque, avant toute chose, nous autres lecteurs, nous cherchons à connaître l'enseignement de Jésus et ce qu'il a fait. Par-delà le texte des évangiles, nous focalisons notre attention sur Jésus, le Seigneur, sans percevoir que ces textes sont aussi des lunettes teintées qui nous livrent une certaine image de Jésus.

L'exégèse contemporaine s'est rendu compte progressivement que, sans nier la place centrale de l'enseignement de Jésus, il est aussi possible de mettre en lumière quelques-unes des perspectives propres à chaque évangéliste. Tout en étant unis dans la description de ce que Jésus a d'unique pour l'histoire de l'humanité, les récits sont divers, chaque auteur étant porteur d'un message et

écrivant à la lumière de ce que lui-même a compris de Jésus. Le public qu'un Marc ou qu'un Matthieu a en point de mire est différent d'un Jean, ce qui donne une coloration particulière à la narration. Même si on va au texte pour cerner de plus près ce que Jésus a à nous dire, il faut être conscient du fait que l'information nous parvient déjà au travers d'une interprétation de la tradition que les évangélistes ont reçue et qu'ils retravaillent. Lorsqu'on traite des évangiles en tant que source de connaissance de l'homme Jésus, il est aussi fondamental de décrire quelles sont les perspectives propres qui caractérisent chaque évangéliste.

2.2.1 Un exemple: Matthieu

A y regarder de près, le plan de l'évangile de Matthieu révèle une composition soignée. La formule « Quand Jésus eut achevé ces instructions... » (7,28; 11,1 ; 13,53; 19,1 ; 26,1) marque la fin des cinq grands discours de Jésus (5-7; 10; 13; 18; 24-25). Chaque discours traite d'un thème particulier, respectivement de la condition de disciple, de la mission, des paraboles, des relations entre les chrétiens et de l'avenir. De plus la progression dramatique de l'Evangile apparaît avec plus de clarté, si l'on s'attache à l'évolution même du ministère de Jésus. En 1,1-4,16, on voit Jésus le Messie. En 4,17-16,20, c'est le ministère public en Galilée qui s'accompagne d'un accueil et d'une opposition toujours plus grande. De 16,21 à 18,35, c'est la révélation de la mission messianique au cercle restreint des disciples: elle doit se réaliser dans la souffrance. En 19,1 à 25,46, on assiste à la venue (la seule dans l'évangile de Matthieu) de Jésus à Jérusalem et à la confrontation avec l'establishment d'Israël. La dernière partie 26,1 à 28,20 comprend la souffrance, la mort et la résurrection, terme de la vie de l'homme Jésus. On peut dire avec R. T. France que « cet Evangile est la présentation dramatique de l'endurcissement d'Israël à l'égard de son Messie » (in G. E. Ladd, *Théologie du NT*, vol. 1, p. 280s.).

La notion d'accomplissement est tout à fait centrale dans la théologie de Matthieu. On retrouve cette notion dans la formule : « Tout cela arriva pour que s'accomplisse ce que le Seigneur avait dit par le prophète » (1,22; 2,15; 2,17; 2,23; 4,14; 8,17; 12,17; 13,35; 21,4; 27,9...). On peut voir là le commentaire de Matthieu qui sanctionne l'histoire qu'il raconte. Il fait remarquer par là les liens qui existent entre l'AT et l'histoire de Jésus. Cette sensibilité à la réalisation de l'AT dans la personne de Jésus est tout à fait caractéristique de la pensée matthéenne au point qu'on peut dire que, pour Matthieu, Jésus est un nouveau Moïse. La christologie – la précédente affirmation le laisse entendre – est chez Matthieu plus développée que chez Marc. Il insiste de façon plus explicite sur la divinité de Jésus (cf. Mt 14,33 // Mc 6,51s.). Le rapport de Jésus à la Loi est aussi un thème particulièrement développé chez Matthieu. Plusieurs exemples en 5, 21-47 et en 19 montrent que Jésus va au-delà d'une obéissance littérale pour saisir l'essence de la volonté de Dieu, et ce faisant il accomplit vraiment la Loi en en donnant une interprétation correcte. On peut voir dans la relation du croyant à la Loi une autre préoccupation théologique de cet évangile. Tout cela montre bien les racines juives de Matthieu ; pour lui la venue de Jésus marque une phase nouvelle dans le plan de Dieu. Dorénavant l'histoire se divise en deux périodes, Jésus marquant le point de séparation. Jésus, Dieu avec nous, inaugure le nouvel âge et rien ne peut plus être comme avant, y compris pour Israël.

3. Jésus le maître

Cerner l'activité d'une personne au travers d'une tête de chapitre a toujours quelque chose de réducteur. Parler en premier lieu de Jésus comme d'un maître peut paraître aléatoire et insuffisant, néanmoins pour ses contemporains c'est certainement l'impression qui se dégageait de lui au premier coup d'œil: il était un maître, un enseignant qui interprétrait la Torah.

3.1 « Appellez-moi maître ! »

Dans notre parcours autour de la question « Qui est Jésus ? », la réponse la plus simple qui peut venir aux lèvres des incroyants comme des croyants, proclame Jésus maître de sagesse ou enseignant. Dans les quatre évangiles, on s'adresse à Jésus en l'appelant « maître » (*didaskalos*). Derrière ce mot que l'on rencontre à plus de trente reprises dans le NT, se cache le mot araméen « rabbi » (7 x dans les évangiles) qui rend compte de la même réalité : celle d'une reconnaissance de Jésus comme maître par ceux qui s'approchaient de lui. C'est Marc qui emploie le plus souvent ce titre, bien qu'on le rencontre aussi ailleurs. Pour Marc, Jésus est le maître qui rassemble autour de lui des élèves ou des disciples en école, élèves à qui il confie le secret du Royaume de Dieu (Mc 4,38 ; 9,5 ; 9,38 ; 10,35...). Cette insistance sur le fait que Jésus enseigne n'est nullement incompatible avec l'affirmation de la divinité de Jésus (Mc 1,1) ; elle rend compte du souci catéchétique d'un Marc qui tient à ce que ses lecteurs sachent de quoi il en retourne avec l'enseignement et la personne de Jésus. Des trois autres évangiles, c'est celui de Jean qui paraît le plus proche des perspectives de Marc ; là aussi on rencontre souvent sur les lèvres des disciples le mot « rabbi » et sur les lèvres des sympathisants le mot « *didaskalos* » (Jn 1,38+49 ; 3,2; 4,31...). On aurait tort de voir dans cette manière d'interpeller Jésus un titre christologique. Le peu d'intérêt d'un Matthieu ou d'un Luc pour ce titre rend bien compte de son peu d'importance pour la perception fondamentale de l'oeuvre de Jésus. Néanmoins une telle appellation renvoie à une donnée historique tout à fait fondamentale : l'homme Jésus a parcouru la Palestine en tant que rabbi et c'est en tant que tel qu'il se présentait à ceux qu'il rencontrait. Pour preuve la façon dont Jésus parle de lui-même dans le texte qui retrace la préparation du dernier repas qu'il partage avec ses disciples (Mt 26,18 et //) : « Allez à la ville chez un tel et dites-lui : « Le maître dit: Mon temps est proche... » D'autres textes comme Mt 10,24 et //, ainsi que 23, 8-10 rendent compte de la même réalité : Jésus se faisait appeler maître par ceux qui l'entouraient. Non seulement Jésus se voulait rabbi et il était perçu comme maître par ses disciples, mais ses contradicteurs le percevaient comme tel. Le Talmud tout comme Flavius Josèphe corroborent une telle perspective ; ils voient en Jésus un maître qui égare ses auditeurs pour le Talmud, qui paraît digne d'être écouté pour l'historien juif.

3.2 Un maître qui interprète l'AT

On n'est pas très sûr de ce qui constituait le canon de l'AT à l'époque de Jésus. Correspondait-il à celui que nous connaissons aujourd'hui, était-il amputé de certains écrits ? Une chose paraît acquise! le Pentateuque et les prophètes étaient reconnus comme Ecriture canonique et c'est face à eux que Jésus se situe. Dans de nombreux débats avec ses contradicteurs, Jésus se pose en interprète de l'AT. Et son usage de l'Ecriture repose sur la conviction qu'il y va, dans ces textes, de la révélation de Dieu au travers de ses prophètes fidèles. Une telle conviction transpire de nombreux passages du NT (Mt 19,4 ; Mc 12,24 ; Lc 4, 3-12 ; Jn 10,35...). En adoptant une telle attitude face à la Torah, Jésus ne fait donc pas oeuvre originale, il endosse bien plutôt le respect pour l'AT qui traverse tout le judaïsme. Que l'on soit sadducéen, pharisien, rabbi, zélote, Samaritain... on considère la lecture de la Torah comme la pierre angulaire de son édifice religieux. Pour entrer en dialogue avec ses contradicteurs et pour participer au débat théologique de son temps, Jésus a dû faire preuve d'une grande érudition relativement à l'Ecriture.

L'enseignement sur le divorce est tout à fait typique (Mt 19 et //). Cet enseignement n'aurait bénéficié d'aucune pertinence aux yeux de ses interlocuteurs s'il ne faisait fond sur l'Ecriture. C'est ainsi qu'il est permis de penser que, comme tout autre rabbi ou prophète, Jésus a dû affronter l'invitation au discernement de Dt 13, 1-5. « S'il surgit au milieu de toi un prophète ou un visionnaire – même s'il t'annonce un signe ou un prodige et que le signe ou le prodige qu'il t'avait promis se réalise – s'il dit: « Suivons et servons d'autres dieux », des dieux que tu ne connais pas, tu n'écouteras pas les paroles de ce prophète... » Il était donc nécessaire à Jésus de donner du crédit à ses vues en ayant recours à – si possible – plusieurs passages pour étayer son

enseignement. Il le fit d'ailleurs si bien qu'il récolta les suffrages du peuple: « Les foules restèrent frappées de son enseignement; car il les enseignait en homme qui a autorité et non pas comme les scribes. »

Les évangiles nous présentent un Jésus qui, loin de s'opposer à l' AT, fait fond sur l'Ecriture et en présente une interprétation qui subordonne les observances rituelles à la loi morale enracinée dans le grand commandement d'aimer Dieu et son prochain.

3.3 Jésus et la Loi

Notre christianisme, marqué par une certaine lecture de Paul et un discours sur la justification par la foi qui n'embrasse plus la réalité du monde comme lieu nécessaire d'une présence (dérive luthérienne), a de la peine à intégrer le oui fondamental de Jésus à la Loi. Dans la droite ligne de sa perception de l'AT, Jésus porte un profond respect pour la Loi de Dieu donnée à Moïse. Il se désolidarise néanmoins de l'ensemble des prescriptions, très complexes, que la tradition juive avait peu à peu tissé autour d'elle pour la réaménager à partir d'un centre: l'amour de Dieu pour les pauvres et les souffrants. La Loi est remise en perspective à partir de cette conviction forte qu'il a de l'amour, de la miséricorde et de la fidélité de Dieu.

L'exemple-type de cette mise en perspective de la Loi, c'est la façon dont Jésus se positionne par rapport aux lois concernant la pureté rituelle. La vie quotidienne du peuple juif était rythmée par toute une série de prescriptions sur l'alimentation, l'éducation, la sexualité, le travail, les relations sociales, la prière, etc. Dans cette casuistique, la question du sabbat et l'obligation de pratiquer l'aumône jouaient également un grand rôle.

C'est sur la question du sabbat et de l'interdit posé ce jour-là sur tout travail (hormis la célébration du Seigneur !) que s'enflamme le conflit entre Jésus et les scribes. Marc nous raconte ce face à face à la synagogue un jour de sabbat (Mc 3, 1-6). Les scribes épient Jésus, ils sont désireux de voir ce qu'il fera. Jésus, de façon bien provocante, choisit de guérir ce jour-là un homme à la main paralysée. On aurait pu attendre le lendemain pour cette guérison, lorsque l'on souffre on n'est pas à un jour près. Jésus provoque, il nargue l'autorité des scribes en effectuant cette guérison ce jour-là, alors qu'il avait déjà indiqué précédemment sa perception de la réalité du sabbat. « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat » (Mc 2,27). En disant cela, le Galiléen fixe un ordre de priorité : la vie de l'homme, le bien de l'humanité sont à préférer à l'observation stricte du sabbat.

Il est bien entendu que Jésus ne propose pas l'abolition pure et simple du jour chômé. Il propose plutôt un réaménagement de son caractère absolu. Ce qui doit primer dans la vie du croyant, ce n'est pas l'observance scrupuleuse du sabbat ou des lois rituelles, mais bien l'amour. Il y a donc une priorité accordée à l'amour sur le rite, une priorité au souci de l'autre sur le souci de sa propre pureté. Dans la polémique autour de la dîme (Mt 23,23), on retrouve le même souci. Jésus refuse de voir le croyant se laisser obnubiler par l'accessoire de la Loi. Priorité toute à la justice, à la miséricorde et à la fidélité sans négliger pour autant cela : la pratique de la dîme ou de la libéralité en l'occurrence. Face à l'émettement de la casuistique juive, Jésus propose un recentrage de la compréhension de la Loi en indiquant à ses auditeurs une clef d'interprétation de toute la Torah, le sommaire de la Loi: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force... Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Mc 12,28-31). C'est ainsi que l'amour d'autrui reçoit le même poids que l'amour de Dieu, toute observance de la Loi ne pouvant faire fi de la personne du prochain dans la relation à Dieu. « La Loi n'est donc plus à respecter parce qu'elle est la Loi ; elle est à suivre parce qu'elle sert l'amour, et quand elle sert l'amour. Notez bien que le souci d'autrui n'abroge pas la Loi; il est adopté comme principe de recomposition de la Torah » (Daniel Marguerat, *L'homme qui venait de Nazareth*, p. 71).

3.4 L'enseignement aux disciples: le Sermon sur la montagne

Jésus, le maître, a interprété l' AT, il s'est positionné de façon particulière face à la Loi ; toutefois il n'a pas fait que cela, il a aussi développé son propre enseignement dont la page la plus célèbre est sans nul doute le Sermon sur la montagne (sslm), qui semble regrouper et condenser un certain nombre d'enseignements que Jésus a donnés ou répétés dans diverses circonstances. Le chap. 5 de Matthieu traite de la justice du Royaume dans les relations avec autrui, le chap. 6 dans les relations avec Dieu et, dès le v.19, dans les relations avec les choses et les circonstances. Le chap. 7 regroupe des paroles qui n'ont pas de lien évident entre elles, et n'ont peut-être pas toutes été dites au même moment, mais qui restent dans cette optique du comportement des fils du Royaume.

3.4.1 Exigence impossible?

Le problème principal que soulève cet enseignement est son exigence extrêmement élevée (cf. les « Mais moi je vous dis... » du chap. 5, de la justice qui surpassé celle des pharisiens, etc.). Si nous sommes en présence d'une loi, elle est plus exigeante, et de beaucoup, que celle de Moïse. Va-t-elle produire des super-pharisiens? Ou des gens écrasés par leur culpabilité devant leur incapacité à suivre ces préceptes?

3.4.2 Le Sermon sur l'éthique du Royaume

Si l'on tente d'entrer dans le slsm en dehors du contexte de la prédication du Royaume, on aboutit à une impasse. Jésus a donc commencé par proclamer (chap. 4): « Maintenant que je suis au milieu de vous, le Royaume s'est approché de vous. » C'est le moment-clé. La venue du Royaume signifiera le grand redressement de tout ce qui est faussé. La justice régnera, parce que Dieu régnera. « Serez-vous dignes d'y entrer, conformes à ses normes? Non, bien sûr! Il vous faut d'abord le reconnaître, demander et recevoir grâce, puis entrer dans le grand changement que je vous apporte. Je suis au milieu de vous pour vous en montrer le chemin et vous en donner les moyens. Suivez-moi ! Regardez-moi, écoutez-moi, et vous saurez comment on vit quand on est fils du Royaume. Vous êtes mes disciples : vous êtes avec moi pour apprendre. Moi je suis là pour vous enseigner, plus : pour vous montrer comment on vit dans le Royaume. »

Le slsm donne donc une description de cette vie nouvelle, il donne un contenu éthique à la notion de « justice ». C'est la description du style de vie de celui qui, ayant entendu l'appel, est entré, dès maintenant, dans le Royaume. Le slsm est la loi nouvelle d'un peuple nouveau. Le Royaume de Dieu, c'est donc, ici et maintenant, le règne de Dieu sur nos vies. La mise en pratique des préceptes du slsm, c'est la volonté de Dieu faite sur la terre comme elle l'est au ciel. Oui, mais c'est impossible! C'est utopique. Qui obéit ? Diverses interprétations ont tenté d'évacuer le problème de cette non-observation. En disant par exemple que le slsm est réservé à un temps particulier (imminence eschatologique de la génération apostolique, qui croyait que le Seigneur allait revenir sans délai; ou alors application du Millénium), ou est réservé à une catégorie de personnes (les moines se retirant du monde impur pour pratiquer un absolu impraticable dans le monde), etc.

Nous présentons plus en détail trois approches du slsm, applicables d'ailleurs à tout l'enseignement de Jésus – et à celui des épîtres. Ces trois approches se complètent. Elles deviennent fausses si on en choisit une contre les autres.

3.4.2.1 Interprétation pédagogique en vue de la repentance

Cette approche fait grand cas de l'extrême exigence des paroles de Jésus et de l'incapacité de l'homme pécheur à la satisfaire. Le réformateur du XVI^e siècle, Martin Luther, l'a fortement vécu : nul ne peut lire ces paroles sans être saisi d'épouvante. Jésus a voulu avant tout réduire à néant la propre-justice pharésienne qui croyait avoir réussi à « domestiquer » la Loi de Dieu en la

détaillant dans une multiplicité de préceptes et d'interdictions légalistes. « Maître, j'ai observé tout cela dès ma jeunesse... » (Marc 10.20) ; « Irréprochable à l'égard de la justice de la loi... » (Ph 3.6). Or la loi est là pour nous faire prendre conscience de notre péché devant Dieu (Ro 7.7), et non pour alimenter notre prétention à nous justifier nous-mêmes. Selon cette approche, ce sont des paroles-chocs, visant à dépouiller les « riches » de leurs prétentions et les amener à la « pauvreté en esprit » qui leur donne seule l'accès au Royaume.

En un sens, cette interprétation est très paulinienne. Mais rien dans le texte lui-même ne nous autorise à envisager le sslm sous cet angle! Poussée à l'extrême, cette approche est aussi un moyen d'évacuer la mise en pratique: elle se réduit à une méthode pour amener à la repentance. Les commandements ne seraient plus des commandements, mais un procédé!

3.4.2.2 Interprétation christologique

Selon cette approche, le verset-clé est Mt 5.17, où Jésus dit qu'il est venu accomplir la loi, et non l'abolir. En fait, Jésus est le seul qui ait réellement et totalement mis en pratique la loi de Dieu, non seulement d'une façon formelle, extérieure, cantonnée à un certain nombre d'oeuvres et d'abstention, mais d'une façon pleine et totale, où le « faire » est l'expression d'un « être ». Le sslm, c'est précisément cette loi portée à sa plénitude. En enseignant un tel programme de vie, Jésus avait l'autorité de celui qui le vivait lui-même parfaitement. Sa justice à lui, et à lui seul, est celle qui surpassé celle des scribes et des pharisiens (5.20). Si Mt 5, 6, 7, dépeignent le comportement de l'homme nouveau, de l'homme converti (*metanoïa* : repentance, conversion, changement de vie et de mentalité), de l'homme portant en lui les normes du Royaume (cf. Jér. 31,34), alors cet homme n'existe qu'à un seul exemplaire, et c'est Jésus.

Le professeur E. Thurneysen, un représentant typique de cette interprétation, déclare : « Toute la question est de savoir si nous voyons ou non que la loi du sslm est la forme sous laquelle l'Evangile vient à nous. Si oui, cette loi n'est pas une loi qui nous tue, mais au contraire un appel à la vie. Car elle ne fait que décrire une vie, la vie qui est juste aux yeux de Dieu. *Une vie bien sûr que jamais et nulle part l'homme n'atteindra* ni ne créera, puisque nous autres hommes nous n'accomplissons pas la loi de Dieu. Mais *une vie qui de Jésus-Christ vient à nous, de lui le seul qui ait accompli la loi de cette vie*. La venue à nous de cette vie qui émane du Christ, c'est la grâce. L'accepter comme si elle était notre propre vie – et en Jésus-Christ elle l'est devenue – c'est la foi. C'est ainsi que notre vie devient juste devant Dieu par grâce, par le moyen de la foi. Tel est l'Evangile contenu dans la loi du sslm » (*Le Sermon sur la Montagne*, Labor et Fides, pp. 36-37 ; c'est nous qui soulignons).

En d'autres termes: est juste celui qui se conforme au sslm. Or un tel homme n'existe pas. Il n'y a pas un juste, pas un seul (Ro 3,10). Le seul qui l'ait pratiqué est Jésus-Christ, et il nous donne sa vie juste. Nous pouvons dire dans ce sens que Jésus est non seulement mort pour nous, mais qu'il a vécu pour nous. Il est mort à notre place, mais il a aussi pratiqué le sslm à notre place. Sa justice, qui surpassé celle des pharisiens, il nous la donne et nous la saisissons par la foi. Nous nous en revêtions (Ph 3,9) en sorte que désormais nous remplissons la condition posée par Mt 5.20 pour entrer dans le Royaume de Dieu. A noter que cette condition rejoint en fait celle exprimée par Jésus à Nicodème : « Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu » (Jn 3,5-7).

Cette interprétation rencontre notre adhésion. Mais si on s'en tient là, la question de notre mise en pratique est à nouveau évacuée! Est-ce que la justice de Christ nous est appliquée par décret, juridiquement, dans les sphères célestes seulement ? Là encore, nous risquons d'interpréter le sslm à partir d'une doctrine qui, pour être biblique, n'est cependant ni explicite ni implicite dans le texte de Matthieu. Nous devons donc aller jusqu'à la troisième approche

3.4.2.3 Interprétation catéchétique

C'est en fait, la seule qui s'en tient au texte lui-même. En effet, le sslm est bel et bien présenté comme un enseignement aux disciples, et il se termine en affirmant qu'il a été prêché pour être pratiqué (la différence entre la maison sur le roc et celle sur le sable est celle de la mise ou non en pratique: Mt 7, 21-24). Cette interprétation nous accueille à la question décisive: quelle est l'obéissance que la parole de Jésus demande de moi aujourd'hui ? Pour ne pas tomber dans le piège d'un super-légalisme, il faut que cette approche soit l'aboutissement des deux précédentes: Je ne peux pas obéir, donc je suis exclu du Royaume (repentance) ; Jésus a obéi parfaitement et il me donne sa justice: par la foi en lui, je deviens dès aujourd'hui un fils du Royaume (nouvelle naissance par la foi). Dès lors j'apprends à me conformer aux normes du Royaume. J'écoute ces paroles, je suis un disciple, déjà revêtu d'un statut nouveau (« Vous êtes le sel... la lumière », Mt 5, 13-14). Je vis dans une relation toute nouvelle et confiante avec « mon Père qui est dans les cieux » (chap. 6) (sanctification, éthique nouvelle par l'Esprit).

3.4.3 L'exigence de la grâce

Ce n'est donc pas pour être juste et entrer dans le Royaume que je m'efforce de mettre en pratique le sslm – ce serait totalement désespérant. Mais je suis membre du Royaume, je vis sous l'autorité de ce Roi. Et j'apprends, avec des chutes, mais dans la certitude du pardon, à me conformer à cette loi. Elle est toujours comme un programme de vie devant moi (on peut ici continuer le cheminement parallèle avec Phil. 3, cf. les vv. 12-14: ce n'est pas que j'aie atteint la perfection, mais je cours pour tâcher de la saisir puisque j'ai été saisi par Jésus-Christ).

Par le Saint-Esprit, le Christ qui a accompli le sslm pour moi veut venir l'accomplir en moi, qui ne puis que renoncer à prétendre m'améliorer par mes propres forces – ce qui serait une démarche pour obtenir charnellement le Royaume. Mais je suis confronté à cet appel à une vie sans cesse réformée par la Parole de Dieu.

3.5. Les Paraboles

« Les paraboles de Jésus ne sont pas des moyens de démonstration, mais des moyens de révélation » (A. Nygren). Jésus a beaucoup parlé en paraboles, et ces histoires toutes simples et prises sur le vif ont un accent d'authenticité extraordinaire. Au travers d'elles, on prend conscience que Jésus était un homme de la campagne, familier des coutumes du monde rural, attentif aux événements et aux problèmes de ses contemporains, observateur de la vie de la nature, parfaitement au courant des moeurs réglant les relations dans le monde du commerce et du travail. Pour qui désire connaître ce qu'était la vie quotidienne dans la Palestine du premier siècle, elles sont une mine de renseignements inépuisable, et très sûre.

Mais en un sens, cela fait problème ! En effet, en entendant les paraboles, les contemporains de Jésus le sentaient très proche d'eux. Or nous vivons près de vingt siècles plus tard, dans un univers très différent, surtout en ville. Ouvriers agricoles, bergers, pêcheurs, employés de maison devaient vibrer bien plus que nous en entendant ces récits dont certains détails, parfois significatifs, nous échappent. Ainsi par exemple, la parabole du serviteur impitoyable (nous gardons, par commodité, les titres habituels des paraboles, tout en sachant qu'ils sont souvent mal choisis) – Mt 18, 1-35 – prend une force particulière lorsqu'on découvre que les 10'000 talents de dette dont le premier serviteur se voit soulagé équivalent à... 100 millions de deniers, et qu'il refuse de remettre une dette de... 100 deniers. Caricature qui montre le scandale de nos refus de pardonner après avoir été graciés par Dieu. Autre exemple : le semeur de Mt 13,4 nous paraît plutôt maladroit de gaspiller son grain sur le chemin et dans les ronces. On ignore qu'en Palestine on semait avant les labours, dans des champs que chacun avait la permission de traverser tant qu'ils n'étaient pas labourés, y traçant ainsi des raccourcis qu'on ensemençait puisqu'une fois que la charrue avait passé, ils étaient rendus à la culture (Particulièrement utile pour expliciter ce

contexte social des paraboles: J. Jérémias, *Les Paraboles de Jésus*, coll. Livre de Vie, éd. Mappus).

On peut supposer que Jésus, dans bien des cas, a saisi au vol un fait divers ou un événement connu de ses auditeurs. Tel fut probablement le cas pour la parabole du bon Samaritain. Dans la parabole des mines (Lc 19,12. 14. 17), on peut reconnaître des allusions à un événement précis survenu en l'an 4 av. J.-C. : Archélaüs était allé à Rome dans l'intention de faire valider par l'empereur sa prétention au pouvoir sur la Judée. Simultanément, une cinquantaine d'opposants firent le même voyage pour contrecarrer ce projet. A son retour, Archélaüs se vengea impitoyablement.

Ce qui est cependant frappant, c'est que malgré cet éloignement culturel et temporel entre les paraboles de Jésus et nous, elles nous parlent si directement. C'est qu'elles expriment, au-delà de l'anecdote, une réalité permanente et universelle.

Elles sont Parole de Dieu vivante pour nous.

3.5.1 Qu'est-ce au juste qu'une parabole?

Formé par une démarche de pensée scientifique et évoluant dans un monde façonné par la technique, notre esprit occidental est assez étranger au langage imagé, qui est une façon de parler typiquement orientale. L'Ancien Testament est riche en nombreuses paraboles, langage que les prophètes affectionnaient (la plus célèbre étant 2 Sam 12), mais les « sages » aussi (livre des Proverbes). Les rabbis du temps de Jésus usaient de cette forme d'enseignement, tout comme l'apôtre Paul, lui que l'on considère souvent comme quelqu'un de très « intellectuel » ! (Ro 11,17 ss ; 1 Co 12,12ss, etc. ; avec des comparaisons tirées du sport, de l'armée, de l'agriculture, de la construction...).

Peut-on donner une définition de la parabole ? « A son niveau le plus simple, une parabole est une comparaison tirée de la nature ou de la vie courante, qui frappe l'auditeur par son caractère vivant ou étrange, et laisse l'esprit suffisamment intrigué pour l'engager à une réflexion personnelle et active » (C.-H. Dodd).

Si on prend le terme dans son sens le plus extensif, on peut dire que les paraboles de Jésus sont innombrables. En effet, le terme grec *parabolè* traduit le mot hébreu *mashal* qui peut signifier : parabole, comparaison, allégorie, fable, proverbe, énigme, exemple-type, et même jeu de mots. Jésus a usé de presque toutes ces formes de langage. Quand il dit par exemple: « Je suis le chemin », « Je suis le cep et vous les sarments », ce sont des *mashal*. Quand il invite à regarder les oiseaux du ciel ou les lys des champs, également. Le figuier qui bourgeonne (Luc 21. 29-31) est *mashal*. Dire : « Mefiez-vous du levain des pharisiens », ou « Si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tombent dans un puits », parler de poutre dans un oeil, de sépulcres blanchis, etc., etc., c'est avoir recours à un langage parabolique. Rien que dans le Sermon sur la montagne, on trouve facilement une quinzaine de *mashal*.

Mais au sens plus étroit du terme (celui qui va nous occuper ici), la parabole est un récit figuré, relatant un événement (il se passe quelque chose), imaginé ou réel. Dans ce cas, on peut recenser un peu plus de trente paraboles dans les synoptiques, on compte dix paraboles propres à Matthieu seul, une à Marc seul, seize à Luc seul, quatre se trouvent dans deux évangiles et trois dans trois évangiles). Certains de ces récits sont très brefs, des flashes de un ou deux versets (ex. Mt 13, 44-46, Lc 15, 4-9). D'autres constituent un récit beaucoup plus élaboré, avec plusieurs personnages et une action qui se développe (ex. le fils prodigue, les mauvais vignerons). De tels récits pourraient presque être appelés des « nouvelles » ou des contes. Ce dernier terme toutefois serait assez mal choisi, dans la mesure où pour nous le mot « conte » évoque un univers fantasmagorique, irréel, où les animaux parlent, et où le prodige est monnaie courante. Rien de tel dans les paraboles des évangiles. Leur force tient à leur réalisme qui, nous l'avons vu, les rend

proches de la vie quotidienne. Même si, en général, elles présentent un détail insolite qui est justement le point à partir duquel l'auditeur doit se mettre à réfléchir.

3.5.2 Les paraboles, pourquoi et pour qui?

Si Jésus emprunte ce mode de langage typiquement oriental, est-ce pour s'adapter aux coutumes ambiantes ? Cherche-t-il simplement à « accrocher » un public distrait, à faciliter la compréhension à des gens très peu cultivés ? Il est incontestable qu'une façon de parler imagée et concrète a beaucoup plus de chance de provoquer curiosité et intérêt qu'un exposé théorique, du moins dans le « grand public ».

Il faut alors faire face à une parole étonnante de Jésus, relatée par les trois évangélistes, bien que sous des formes un peu différentes : « Ceux qui l'entouraient avec les douze l'interrogèrent sur les paraboles. Il leur dit : C'est à vous qu'a été donné le mystère du Royaume de Dieu, mais pour ceux du dehors, tout se passe en paraboles afin que tout en regardant bien, ils ne voient pas, et qu'en entendant bien, ils ne comprennent pas, de peur qu'ils ne se convertissent et qu'il ne leur soit pardonné » (Mc 4, 10-12, cf. aussi les v. 33-34; Lc 8,10; Mt 13, 10-17).

Problème difficile à résoudre ! « A lire honnêtement les Evangiles, on doit reconnaître que Jésus désirait être compris de tout le monde et donc qu'il n'a pas cherché à voiler son enseignement sous des formes inintelligibles » (Dodd). Non, décidément, Jésus ne s'est pas ingénier à user d'un langage codé, à la manière des apocalypticiens de son temps, pour n'être compris que par des « initiés ». Il est au contraire évident que beaucoup de paraboles étaient adressées à la foule, voire directement à ses adversaires. Et Jésus leur parle afin – et non – de peur qu'ils comprennent. Et c'est bien ce qui s'est produit, par exemple en Mt 21,45 où nous lisons : « Après avoir entendu ces paraboles, les principaux sacrificeurs et les pharisiens comprirent que c'était d'eux que Jésus parlait. » Les trois paraboles de Luc 15 (brebis, drachme et fils perdu) s'adressent aux pharisiens scandalisés de le voir fréquenter ces « perdus », afin qu'ils saisissent à quel point ils sont étrangers à la pensée et au dessein de Dieu, et qu'ils changent eux, de pensée et de mentalité. Mais par contre, les paraboles de Matthieu 13, parlant du Royaume comme d'une réalité cachée, mystérieusement puissante pour renouveler toutes choses, déjà en oeuvre même si le monde ne le perçoit pas, s'adressent aux disciples, et non à la foule indifférente ou avide de se trouver un messie à la mesure de ses aspirations charnelles. Elles parlent du *mystère* du Royaume.

Faut-il alors partager les paraboles en deux catégories : les paraboles d'accrochage et les paraboles à usage interne qui seules seraient concernées par la troublante citation de Marc 4 ? Ce serait simplifier le problème. Il faut plutôt dire que toute parabole est un récit que certains se contenteront d'écouter comme une petite histoire touchante ou dramatique, sans approfondir ni se sentir interpellé personnellement. Mais aussi toute parabole est destinée à déclencher une prise de conscience chez ceux qui le veulent bien. Le profit qu'on tire d'une parabole est toujours proportionnel au travail de réflexion et de remise en question qu'on est prêt à fournir. Avec la parabole plus encore qu'avec n'importe quel autre texte biblique, la superficialité et le refus de se laisser prendre à partie condamne à repartir les mains vides. Et la parole d'Augustin : « Crois pour comprendre » s'y applique tout particulièrement.

Voici une excellente application due à A. Maillot (*Les paraboles de Jésus aujourd'hui*, Genève, Labor et Fides, 1973) :

« Ecartons le contresens habituel et si néfaste selon lequel les paraboles sont des messages simplifiés du Christ, des paroles pour (...) sous-développés spirituels. Marc 4,10 est péremptoire : la parabole est difficile, en tout cas inattendue. Son vrai sens est réservé, non pas à l'intellectuel, mais au croyant. La parabole dissimule plus qu'elle ne révèle. Plus exactement, d'abord elle dissimule la Parole de Dieu, pour mieux la révéler ensuite. Certes par elle Jésus entend nous faire aller plus avant dans le mystère du Royaume de Dieu. Mais ce mystère est justement celui qui est caché à l'homme naturel, fût-il le plus grand des philosophes et le plus avisé des savants(...).

Rappelons que lorsque Jésus a voulu nous faire entrer le plus loin possible dans le mystère de Dieu et le mystère de l'homme, il a employé la parabole. Dans le fond, il ne connaît guère d'autre genre théologique que celui-ci. Alors que nous, nous faisons de gros livres, employons des mots compliqués avec des phrases obscures, Jésus, quand il faisait de la théologie, se contentait de nous raconter une histoire fort banale, mais infiniment plus riche que nos livres les plus savants et les plus pesants. Si les paraboles sont « difficiles », c'est qu'elles vont séparer, non pas les doués des imbéciles, mais les croyants des incroyants. Ce ne sont pas les plus malins qui vont comprendre, mais les plus confiants. »

Quant à la phrase très dure : « De peur qu'ils ne se convertissent et qu'il ne leur soit pardonné »... elle reste difficile. Je ne pense pas qu'il faut y voir une allusion au fait qu'Israël devait selon le plan de Dieu, rejeter son Messie, et qu'alors Jésus a fait en sorte qu'ils ne se convertissent pas. N'est-ce pas plutôt parce que Jésus ne veut pas de « conversion » qui ne soit qu'une simple adhésion à la prédication enflammée d'un prédicateur messianique décrivant le monde merveilleux et séduisant que serait le Royaume de Dieu – mais sans l'obéissance d'un cœur brisé et contrit. Ce raisonnement est du même ordre que celui qui conduisait Jésus à interdire à tel miraculé de témoigner de ce qu'il avait fait pour lui, car il redoutait les foules qui le suivaient à cause de ses miracles, sans pour autant se donner entièrement à lui ; ou que les invectives de Jean-Baptiste à l'adresse des candidats au baptême de repentance sans profonde repentance. Cette parole en tout cas nous incite à nous méfier d'une forme de publicité démagogique pour la conversion, et nous montre à quel point l'homme est retors, qui arrive toujours à s'emparer de la parole de Dieu pour en faire un moyen d'échapper à Dieu. Ce fut le cas en Israël de la loi, des sacrifices, de la royauté. »

3.5.3 Interpréter les paraboles

3.5.3.1 Interprétation allégorique

Une allégorie est une histoire fabriquée en sorte que chaque élément, chaque détail ait une signification symbolique derrière laquelle il faut déchiffrer une réalité spirituelle cachée. Quand Paul décrit l'armure du chrétien, il use du mode allégorique (Ep 6, 13-17). La parabole du semeur est interprétée allégoriquement par Jésus : le semeur, la semence, chaque terrain, chaque obstacle à la croissance, sont une image d'une réalité précise à un autre niveau. De même pour la parabole de l'ivraie (Mt 13,37ss). A noter que ce sont justement les seules paraboles que Jésus interprète lui-même, ce qui prouve leur caractère spécial, allégorique.

La plupart des paraboles ne sont pas des allégories. Les interpréter allégoriquement peut aboutir à des résultats « tirés par les cheveux ». On le fait parfois avec la parabole du bon Samaritain. Voici ce qu'en dit le grand Augustin: l'homme qui tombe aux mains des brigands, c'est Adam. Jérusalem, c'est la cité céleste qu'il n'aurait jamais dû quitter pour aller à Jéricho qui symbolise le monde mortel. Les brigands, ce sont Satan et ses démons, qui font tomber l'homme, le dépouillent de sa vie spirituelle et le rouent dans le péché et dans la mort. Le prêtre qui passe outre, c'est la loi ; le lévite, les prophètes. Le Samaritain, c'est Jésus ; sa monture, son corps portant notre misère. Panse les blessures, c'est dompter le péché, l'huile est l'espérance et le vin la ferveur. L'auberge, c'est l'Eglise, et l'aubergiste, l'apôtre Paul. Les deux deniers, la promesse de cette vie et de la vie future. La promesse du retour du Samaritain, c'est l'avènement du Christ. Même si tout ce que le bon Augustin dit est vérité spirituelle utile à entendre, cette manière de traiter le récit est manifestement étrangère au « genre littéraire » qu'est la parabole! Cette méthode pourtant se retrouve souvent chez les Pères de l'Eglise, et correspond à l'ultra-typologie en cours à la même époque à l'égard de l'AT.

3.5.3.2 La parabole proprement dite

C'est un récit figuratif dont le sens apparaît quand on le considère comme un tout. Les détails sont là pour être au service de l'ensemble du « scénario », et non pour symboliser en eux-mêmes quelque chose ou quelqu'un. Ces détails campent un décor vivant et vraisemblable, et vont créer une atmosphère au service du message de la parabole. Ainsi, pour revenir au bon Samaritain, huile et vin, monture, deniers donnés à l'aubergiste et promesse de revenir payer les autres frais, tout cela montre la qualité d'amour qui illustre l'« extraordinaire » dont parle Mt 5,47, un amour extraordinaire démontré dans l'oeuvre de Christ pour nous.

Dans la parabole de l'ami importun (Luc 11, 5-8), il serait vain de se creuser la tête pour savoir, par exemple, qui sont la femme et les enfants au lit ! Il n'y a pas à chercher qui représentent les ouvriers embauchés à la 3e ou à la 6e heure (Mt 20,1). Si le juge inique (qui dit : quoique je ne craigne pas Dieu) devait en lui-même symboliser Dieu, on verserait dans l'absurde.

Allégoriquement interprétée, la parabole de l'économe infidèle serait scandaleuse!

Quand Jésus dit : « Le royaume des cieux est semblable à du levain », c'est se condamner à rester extérieur à l'esprit des paraboles que de faire la déduction : royaume=levain. Mais l'ensemble de l'illustration, qui évoque l'action étonnante d'une pincée de levain dans une masse de farine suffisante pour un gâteau pouvant nourrir cent personnes, présente des analogies avec la puissance du Royaume, si insignifiante en apparence.

Ainsi, il faut chercher, non pas à déchiffrer chaque élément d'une parabole, mais nous demander où est sa pointe, son point de contact avec une réalité spirituelle qu'elle éclaire. Il nous faut apprécier l'ensemble de la situation imaginée par le récit, et en tirer une leçon. Et comme déjà signalé, le point de départ du sens de la parabole est en général l'élément insolite qu'elle contient. Car le monde spirituel auquel nous ouvrent les paraboles est différent, surprenant par rapport aux normes et comportements de ce monde-ci.

3.5.4 Remarques en vrac

Différentes tentatives ont été faites pour tenter de « classer » les paraboles en différentes catégories, selon leur thème et le but visé. Evidemment, il est alors de première importance de prendre bien soin de noter le contexte rédactionnel immédiat dans lequel s'insère la parabole. Cela est particulièrement apparent pour les trois paraboles de Luc 15, dont les v. 1-2 nous alertent sur l'intention de Jésus et sur les destinataires de ces trois paraboles – notamment on remarque que Jésus s'adresse, non à des fils prodiges, mais à des fils aînés.

Les paraboles de l'évangile de Luc, dans leur ensemble, ont un caractère plutôt personnel et visent le comportement moral de ceux qui écoutent. Elles mettent l'accent sur la grâce de Dieu et sur les fruits qu'elle doit porter dans la vie de chacun individuellement. Les paraboles propres à Matthieu sont plus centrées sur Dieu lui-même, son autorité, le jugement et la responsabilité qui échoit aux hommes de se préparer à cette échéance. On peut suggérer des groupes de paraboles sous les rubriques suivantes: paraboles visant un but éthique ; paraboles appelant à la vigilance ; paraboles polémiques ; paraboles révélant le mystère du Royaume de Dieu. Mais dans la presque totalité des cas, c'est la révélation de Dieu, de son invitation, de sa grâce, de son jugement, qui doit être discernée en priorité.

On peut aussi noter que les paraboles présentent souvent deux personnes dont les attitudes différentes donnent lieu à un enseignement éthique (les deux fils ; le prodigue et l'aîné ; le pharisien et le péager ; le riche et le pauvre).

Certaines paraboles vont par paires, proches dans leur contenu sans pour autant faire double emploi (drachme et brebis perdues ; le grain de sénevé et le levain ; le trésor et la perle ; l'ivraie et le filet). Il y a aussi des paraboles qui ont été reprises par Jésus avec certaines modifications dans une situation différente (le festin, Lc 14,16ss, et les noces, Mt 22,lss ; les talents, Mt 25,14ss, et les mines, Lc 19,12ss). La comparaison entre ces paraboles jumelles et la découverte de leurs différences peut être très riche.

Les paraboles nous révèlent le cœur de Dieu et le regard de Dieu sur le cœur de l'homme. Il n'est pas étonnant qu'elles nous étonnent, car elles représentent l'irruption, dans des scènes de la vie de tous les jours, d'une autre dimension. Il ne faut pas les banaliser, les neutraliser en gommant l'insolite. Elles requièrent de nous la faculté de se laisser surprendre. D'ailleurs, il y aura toujours une certaine fluidité d'interprétation et des interprétations quelque peu différentes ne s'excluent pas forcément l'une l'autre. Et nos interprétations sont toujours à reprendre, car une parabole, inépuisablement, aura quelque chose à dire de nouveau à celui qui a des oreilles pour entendre.

4. Jésus le Messie

Après avoir développé ce qui sautait aux yeux dans la vie de Jésus – soit son activité de maître ou d'enseignant – nous voulons maintenant entamer une phase plus délicate de notre développement. Plus délicate parce qu'il ne s'agit pas par là de rendre compte d'une réalité historique incontestable, mais d'entrer d'ores et déjà dans la confession de l'accomplissement extraordinaire qui s'est effectué en Jésus de Nazareth : il était l'attendu, il était le Fils béni, accordé par Dieu pour le salut et la vie nouvelle de notre monde.

4.1 L'attente du Messie

Jésus – et c'est un fait acquis – s'est fait baptiser par Jean le Baptiste et a poursuivi la prédication de celui-ci (Mc 1,9. 14. 15). L'agir de Jésus s'inscrit donc dans un tableau où l'arrière-plan est fortement marqué par une attente eschatologique forte. Une bonne partie du judaïsme de l'époque – Jean-Baptiste, tout comme la communauté de Qoumrân – espère en quelque chose d'autre. L'histoire du peuple d'Israël est si tragique, l'occupation romaine muselle la vie religieuse, politique, sociale... Le jour du Seigneur doit être proche, jour extraordinaire où le Tout-Puissant va rétablir Israël et mettre fin à l'avancée du mal dans le monde.

4.1.1 A Qoumrân

Ces dernières années, il y a un mouvement religieux contemporain de Jésus qui a fait beaucoup parler de lui: les Esséniens. Ces gens formaient des communautés qui leur permettaient une vie conforme à leur idéal. Assimilable à un certain type de monachisme chrétien, ce mouvement était aussi régi par une règle stricte qui exigeait le partage des richesses, un mode de vie extrêmement sobre, un souci de pureté... Depuis 1947, une lumière nouvelle a été projetée sur les Esséniens à la suite de la découverte des manuscrits de la mer Morte, ouvrages que devait contenir la bibliothèque du monastère de Qoumrân. En dehors de certains livres (ou extraits de livres) bibliques, on a aussi découvert des documents produits par la communauté même de Qoumrân : un Manuel de discipline, un commentaire d'Habaquq... Témoins extraordinaires de la vie religieuse d'un mouvement au temps de Jésus.

On peut percevoir en parcourant ces textes que la communauté de Qoumrân partage avec son temps la certitude basée avant tout sur la fin des livres d'Ezéchiel et de Daniel, de la venue immédiate de Dieu pour juger et racheter son peuple. Une telle conviction renfermait la force de remodeler totalement l'existence individuelle au point qu'à Qoumrân chacun cherchait à plaire à Dieu et était convaincu que cela ne pouvait se faire que dans la vie en communauté avec les saints, les élus de Dieu. Seul l'homme saint, celui qui a un cœur et un corps purs peut subsister dans la présence de Dieu ; c'était là le fondement qui déterminait l'attente eschatologique des Esséniens. Ce qui était normatif pour le prêtre dans l'Ancien Testament devint à Qoumrân la règle pour tous. Une telle pratique découlait de la compréhension de la venue de Dieu au Sinaï. Lorsque Dieu a voulu conclure une alliance avec Israël et lui a donné la Loi, il a ordonné à son peuple de laver ses vêtements et de s'adonner à une ascèse sexuelle de trois jours (Ex 19, 10-11, 14-15). A Qoumrân, vu que les membres de la communauté ne connaissaient pas la date exacte

de la venue de Dieu et que celle-ci était pensée comme imminente, ils devaient se tenir constamment prêts. La façon dont Dieu était intervenu au Sinaï et avait conclu son alliance, déterminait également la façon dont les choses devaient se passer à la fin des temps : il y aurait des éclairs, du tonnerre et les impurs seraient anéantis par le feu de la gloire de Dieu. Alors Dieu renouvelerait son alliance avec les élus et établirait ainsi une communauté éternelle. Enfin, la promesse reçue par Israël au Sinaï de constituer un royaume de prêtres et une nation sainte serait réalisée (Dt 19,6).

L'oracle de Nathan (2 Sam 7) joue aussi un rôle fondamental dans la compréhension que la communauté de Qoumrân a d'elle-même. Le Messie promis par Dieu à David doit construire un temple pour le Seigneur (v.13). La communauté se voyait annoncée dans ce verset. Le lieu sûr que Dieu veut préparer pour Israël n'était rien d'autre que ce temple vivant (la communauté) de la fin des temps dans lequel on s'adonnait à une vie selon la Loi.

4.1.2 Au travers de Jean le Baptiste

C'est par les paroles d'Es 40,3 que les évangélistes introduisirent l'activité de Jean. Ils voient en lui ce héraut dont la voix résonne dans le désert et qui invite à préparer la venue du Seigneur (Mc 1, 2-4 et //), en fait cet homme qui, animé de l'esprit et de la force d'Elie, doit créer un peuple prêt pour le Seigneur (Lc 1, 16-17). Jean a appelé à la repentance, il a invité à donner aux aspirations de notre cœur une autre direction, à voir la vie à la lumière du jugement de Dieu qui devait bientôt intervenir. Ceux qui se repentaient étaient baptisés dans le Jourdain, signe extérieur de leur conversion et du pardon accordé par Dieu.

Au vu de sa fascination pour le désert, au vu de son mode de vie ascétique, Jean apparaît à bien des égards proche de la communauté de Qoumrân. En fait, en tant que fils de prêtre, Jean se devait à la pureté du lévite, mais, malgré cela, il ne limite pas son action à la sphère étroite d'une communauté de convaincus. Il donne à chacun la possibilité de se tourner vers Dieu et d'échapper à la colère à venir (Lc 3, 7-8). De plus, il n'intègre pas ceux qui se sont repentis à une communauté hors du monde, mais il les renvoie dans leur situation antérieure afin qu'ils soient à cet endroit porteurs de leur découverte.

Même si Jean ne garde qu'une poignée de disciples autour de lui, ceux qu'il renvoie n'en sont pas moins invités à espérer un acte eschatologique de purification complète : « Celui qui est plus fort », le Messie, baptisera du Saint-Esprit les convertis (Mc 1,7s).

Les chrétiens ont vu en Jean le Baptiste celui qui préparait le chemin du Messie, le « plus fort » qui devait venir. Souvent on considère le témoignage rendu au Messie par le Baptiste comme une adjonction ultérieure de la communauté chrétienne. Il n'en est rien. Ce discours articulé autour de la notion de « plus fort » (Mc 1,8) et un autre autour de « celui qui doit venir » ne sont pas d'origine chrétienne. D'ailleurs Flavius Josèphe témoigne – au moins indirectement – de l'annonce messianique du Baptiste : « Des gens s'étaient rassemblés autour de lui, car ils étaient très exaltés en l'entendant parler, Hérode craignant qu'une telle faculté de persuader ne susciterait une révolte... » (*Antiquités* 18,118). Le peuple devait avoir perçu que l'irruption du Messie lui avait été promise. Mais Jésus était-il vraiment celui qui était attendu ? C'est en tout cas ce que des messagers vinrent demander à Jésus de la part de Jean : « Es-tu ‘celui qui doit venir’ ? » (Mt 11,3).

4.2 « Celui qui doit venir »

Jésus se risqua à faire ce que Jean n'avait pas osé : il oeuvra dans le monde ! Le désert ne fut pour lui qu'un lieu de refuge occasionnel. Les Evangiles nous rapportent comment, après l'arrestation de Jean, Jésus se rendit en Galilée et là se mit à proclamer : « Convertissez-vous : le Règne des Cieux s'est approché » (Mt 4,17). L'avertissement de Dieu en Es 56,1 (« Gardez le droit et pratiquez la justice, car mon salut est sur le point d'arriver et ma justice de se dévoiler ») est

actualisé dans cet appel à la conversion qui résume la prédication de Jésus. Jésus savait que bientôt le Règne de Dieu allait faire irruption et qu'ainsi le salut et la justice de Dieu se manifesteraient. De cet événement imminent découlait la nécessité de chercher d'abord le Royaume et la justice de Dieu et d'en faire la mesure de notre vie (cf. Mt 6,33).

De façon assez caractéristique, Jésus débute sa prédication dans sa patrie, loin de Jérusalem. Pour les juifs de l'époque, la Galilée était fort méprisée ; il ne pouvait venir quelque chose de bon de cette contrée : la Galilée, c'était le territoire des païens, du peuple qui se trouvait dans les ténèbres (Mt 4, 15-16). Et pourtant, c'est là que Jésus entame sa proclamation, sans craindre de se mêler aux lieux les plus enténébrés de la vie sociale, sans hésiter à appeler à la conversion des douaniers méprisés ou des prostituées. Ces personnes n'étaient pas seulement réprouvées à cause de leur manque de moralité ; en fait si on les fréquentait, on mettait en jeu son appartenance au nombre des justes, on mettait en question sa propre pureté. A Qoumrân, un postulant mettait trois ans avant d'être pleinement admis au sein de la communauté et de ses repas, jusque-là il était toujours considéré comme impur. Jésus, lui, mangeait avec les péagers ; il en appela même un au nombre de ses disciples (Mt 9,9s). Cette communion avec les pécheurs, tout à fait inhabituelle et même choquante pour la communauté juive pieuse, est l'un des traits caractéristiques du Jésus historique.

De façon quelque peu surprenante, Jésus ne s'est pas manifesté comme le détenteur du vrai baptême. Il s'est bien plutôt fait baptiser par Jean. A l'occasion de son immersion dans le Jourdain, il a reçu lui seul le don eschatologique, promis à ceux qui se repentaient : le Saint-Esprit (Mc 1, 9-11). Les récits évangéliques, avec les signes surnaturels qu'ils avancent (Mc 1,10s et //), veulent signifier que ce Jésus était véritablement l'Oint, le Messie choisi par Dieu. La voix du ciel qui s'adresse à lui et qui le déclare « Fils de Dieu » vient encore renforcer cette affirmation (cf. 2 Sam 7,14 ; Ps 2,7). Ce qui caractérise le début du ministère de Jésus revêt des caractéristiques messianiques. Certes, Jésus ne s'est pas affiché comme le Messie, mais, dès le début, il a agi pleinement comme celui qui était oint de l'Esprit et qui était envoyé par Dieu. Du point de vue historique, on peut dire que la conscience de sa mission remonte certainement à cette expérience baptismale.

La puissance messianique de Jésus a été mise au service du peuple indigent. Il a accordé le pardon des péchés à ceux qui venaient au devant de lui et qui étaient brisés soit physiquement soit moralement (Mc 2,5 ; Lc 7,48...). Les actes thaumaturgiques servaient aussi en tant que manifestations concrètes, à exprimer cette offre de salut qui émanait de lui. Il en va de même pour les repas que Jésus partagea avec des péagers et des pécheurs ; en effet qui mangeait avec Jésus et avec ses disciples était un hôte du Messie et, par là même, participait au repas dans le Royaume de Dieu. C'est bien parce que Jésus se savait le Messie qu'il s'est soucié des exclus d'Israël : des lépreux, des péagers, des prostituées. A la conception du Messie appartient en effet cette dimension de rassembleur, de berger des brebis égarées, de celles qui sont faibles ou malades (Mt 15,24 ; Lc 15,3-8 ; Ez 34,4).

A Qoumrân, c'est à partir des conditions d'admission au sanctuaire d'Ezéchiel 44 que l'on s'est orienté pour faire advenir la sanctification au sein du peuple. Jésus voit bien plutôt dans le chapitre qui parle du futur berger d'Israël (Ez 34) la charte de son agir messianique (Mt 15,37) ; d'où un fort souci pour tous les membres du peuple d'Israël, y compris les plus marginaux de cette société. Il savait que ce sont les malades qui ont besoin du médecin et non les bien-portants (Mc 2,17). La plupart des aspects de son ministère qui ont soulevé le plus de réprobation, que ce soit de la part des pharisiens, des Esséniens ou de Jean le Baptiste, ne s'expliquent qu'à partir de la conscience messianique de l'homme Jésus. Au contraire du Baptiste qui ne mangeait rien et ne buvait rien, Jésus s'est vu gratifier du titre de « glouton » et d'« ivrogne » (Mt 11,18s). Ce reproche a quelque chose à voir avec la perception du temps propre à Jésus : l'ère pré-messianique de la tristesse et du jeûne est révolue. Jésus annonçait la bonne nouvelle du « temps

accompli » (Mc 1,15). C'est ainsi qu'il a pu se comparer lui-même à un époux et la mauvaise société qu'il fréquentait aux convives d'un mariage à l'occasion duquel on se réjouit avec l'époux (Mc 2,19).

4.3 L'appel à la repentance comme Bonne Nouvelle

La venue du Royaume de Dieu, que Matthieu appelle Royaume des cieux, a été le premier thème de la proclamation de Jésus. Au travers de celle-ci, Jésus annonçait que Dieu allait installer sa royauté sur la terre et par là mettre un terme à l'emprise du mal et des maux sur le monde.

Le thème de la domination royale de Dieu occupe déjà une place centrale dans l'AT. C'est dans les Psaumes qu'elle est tout particulièrement célébrée (Ps 103,19 ; 145, 11-13 ; Es 52,7). Cette royauté de Dieu signifie sécurité face aux forces du chaos qui menacent l'existence même du monde, et victoire sur les ennemis d'Israël. Un tel thème est également très en vue dans la littérature apocalyptique (Tobie 13,1 ; Hén. éth. 22,14 ; 25,3 ; 27,3...). Malgré ces quelques mentions, ce thème, quoique central, n'en demeure pas moins peu couru dans l'AT. L'apôtre Paul l'utilise fort peu... tout cela nous donne à penser qu'il appartient de façon très étroite à la prédication même de Jésus.

Pour caractériser ce tournant extraordinaire de l'histoire de l'humanité, on pensait, à Qoumrân, avant tout à un grand jugement, à des tremblements de terre, à des manifestations de feu dans le ciel. Et quand il s'agissait de parler du « salut », c'est à la propre communauté qu'on pensait. La communauté des justes formait le pont entre le présent enténébré et le temps de Dieu lumineux. La proclamation de Qoumrân, comme celle du Baptiste, renfermait une violence qui terrifiait. La seule porte de sortie qui restait à leurs auditoires, c'était la conversion radicale de sorte que de telles prédications poussaient l'auditeur à prendre une décision, elles suscitaient un tri radical. Il y avait ceux qui entraient dans la démarche et ceux qui la raillaient. L'essentiel de cette démarche tournait autour de la repentance et du fait de se détourner de sa vie passée ; c'est ainsi que la confession des péchés jouait là un rôle tout à fait crucial (*Règle de la communauté* 1, 22-24). L'acte de repentance était l'occasion de se tourner vers la Loi mosaïque telle qu'elle était comprise au sein de la communauté et d'entrer en son sein. Car ce n'est que là, au cœur de la vie communautaire, que les fruits de cette repentance pouvaient arriver à maturité (*Règle de la communauté* 5, 1-11).

Jésus, lui aussi, a prêché le jugement. Il a, par exemple, stigmatisé l'orgueil et l'endurcissement comme les péchés les plus graves (Mt 12, 39-42). Cependant, pour lui, la repentance annoncée était une Bonne Nouvelle, une invitation adressée à tous à accepter le pardon de Dieu, puis à en vivre. Il a proclamé la norme du jugement de Dieu, mais il ne s'est pas inscrit lui-même en tant que juge ; il n'a d'ailleurs jamais livré qui que ce soit à la colère punitive de Dieu. Pour Jésus, le temps de sa proclamation valait comme « *kairos* », comme « temps décisif » ou « moment favorable », habité par la patience et la bonté de Dieu. Bien loin de la frénésie zélote qui voulait forcer à tout prix la main de Dieu pour sauver Israël, Jésus en appelait à vivre selon le temps de Dieu et à attendre que la moisson soit mûre (Mc 4, 26-29).

A Qoumrân, on enseignait à aimer tous les élus et à haïr tous ceux qui étaient rejetés par Dieu (*Règle de la communauté* 1, 3-4) ; Jésus, lui, interdit la haine qui condamne, y compris celle contre son ennemi. Il envisageait même de prier pour ceux qui nous persécutent (Mt 5,44). Bien loin de voir dans son appel à la repentance un retour radical à la Loi, il percevait plutôt cette démarche comme un retour dans les bras ouverts du Père, parce que Dieu se réjouit plus du retour à la maison d'un seul pécheur que de la fidélité de nombreux justes (Lc 15). Dans cette invitation à se décider pour Dieu, ce qui est vraiment neuf c'est que l'homme peut prendre une décision joyeuse en faveur du Royaume de Dieu. Jésus compare cette démarche avec la joie de l'homme qui a trouvé un trésor dans un champ et qui vend tous ses biens pour acquérir ce bout de terrain (Mt 13, 44-46).

4.4. Les miracles comme signe de l'irruption du Royaume

« Ieshou fut pendu la veille de Pâque. Quarante jours auparavant, le héraut avait crié: « Il s'en va à la lapidation parce qu'il a pratiqué la sorcellerie et qu'il a égaré Israël... » (*Talmud de Babylone*, Sanhédrin, 43a). L'activité thaumaturgique de Jésus est souvent de nos jours laissée dans l'ombre. Nous autres modernes, nous avons de la peine à intégrer ces récits qui nous paraissent souvent dénués de tout fondement, fruits d'une certaine fascination pour le merveilleux. Néanmoins, c'est en train de changer, nous découvrons que la réalité est plus complexe que nous le pensons et qu'elle renferme certains secrets qui nous échappent...

Jésus a fait des miracles, il a guéri toutes sortes de malades, il a chassé des démons... Même le Talmud – pas tendre d'ordinaire pour l'homme de Nazareth – admet cette activité thaumaturgique en parlant de Jésus comme d'un sorcier, séducteur des foules. Ce chef d'accusation contre Jésus témoigne pour l'authenticité historique de l'activité de guérisseur de Jésus. Il est aussi très suggestif de voir que ce que nos évangiles qualifieront d'acte de puissance, de prodige, ou de signe (pour l'évangile de Jean) apparaît aux yeux du Talmud comme un odieux trafic de sorcellerie. Loin de reconnaître là un signe de Dieu, le Talmud à la suite de la contestation juive de Jésus, voit dans les prodiges de l'homme de Nazareth, l'œuvre de Béelzéboul qui réside en lui (Mc 3,22). Les signes que pose Jésus sont toujours ambivalents, ils peuvent inciter à croire, ils n'en demeurent pas moins susceptibles d'une autre interprétation.

A y regarder de près, l'activité thérapeutique de Jésus est tout à fait impressionnante. Dans les évangiles, on trouve cinquante-huit récits allant de la guérison d'une fièvre à la réanimation d'un mort. On peut répertorier les miracles qu'a faits Jésus en cinq catégories : les guérisons, les exorcismes, les miracles justifiant une règle (par exemple la transgression du sabbat), les prodiges de générosité (multiplication des pains) et enfin les sauvetages sur le lac.

Au travers de ces signes, Jésus s'est profilé de façon indirecte comme un homme de Dieu comparable à Elie ou à Elisée (cf. Lc 4, 25-27). La mise bout à bout par Marc (6, 35-52) d'une multiplication des pains et d'une marche sur les eaux donne à comprendre que, sur fond d'Ancien Testament, Jésus se donne à voir non seulement comme un homme de Dieu, mais encore comme un sauveur comparable à Moïse qui a donné la manne et qui a ouvert les flots de la mer Rouge pour le peuple.

La dimension messianique des miracles de Jésus acquiert tout son sens à l'occasion de la visite faite à l'homme de Galilée par les disciples de Jean Baptiste alors incarcéré. A leur question qui lui demandait s'il était « celui qui doit venir », Jésus répond: « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez: les aveugles retrouvent la vue, et les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres... » (Mt 11, 2-5). Qu'est-ce à dire ? Eh bien! dans la conception du Messie qui prévalait au temps de Jésus, la guérison et le combat contre la maladie sont des attestations de l'agir messianique (*Apocalypse syriaque de Baruch* 73,2).

Au travers de son agir thérapeutique, Jésus rend compte du fait que le temps de la fin arrive et que « celui qui doit venir » est déjà présent. La rencontre des disciples de Jean et de Jésus témoigne en plus du fait qu'il existe un lien étroit entre la proclamation de la Bonne Nouvelle et les miracles de guérison qui sont d'authentiques paroles en actes ou des paroles « gestuées ». « Cette appartenance des miracles au Royaume qui vient signe la différence entre Jésus et les thaumaturges de son temps » (D. Marguerat, *L'homme qui venait de Nazareth*, p. 45). Au travers de Jésus se manifeste le combat de Dieu contre les forces du mal qui assiègent l'humanité et les victoires remportées par le Christ sont la manifestation du Royaume de Dieu qui prend possession de notre monde. Face à ses contradicteurs, Jésus pourra dire : « Si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, alors le règne de Dieu vient de vous atteindre » (Mt 12,28).

Dans la vie du Jésus terrestre, l'appel à la repentance ou l'annonce de la Bonne Nouvelle du Royaume vont de pair avec les miracles, tous deux constituent un compte rendu cohérent du ministère de Jésus qui fut une guerre totale contre les puissances du mal. Le faiseur de miracles que fut Jésus se laisse traverser par la compassion de Dieu qui veut rendre à toute personne souffrante la maîtrise de sa vie. Les miracles de Jésus ont donc une dimension messianique, ils révèlent au grand jour ce qu'est la gloire du Fils de Dieu (Jn 2,11).

5. D'autres noms et titres de Jésus-Christ

(Condensé du Dossier Vivre n° 23 : JÉSUS-CHRIST DIEU AVEC NOUS, Jacques Blandenier, Genève, éd. Je Sème, 2005)

Le Nouveau Testament a recours à des noms et à des titres variés pour désigner notre Seigneur, Jésus-Christ. Chacun est porteur d'une signification spécifique, et les auteurs bibliques ne les utilisent pas au hasard. Par leur choix, ils veulent soit présenter un aspect particulier de sa personne et de son œuvre, soit – et c'est particulièrement le cas dans un contexte d'évangélisation – se servir d'une terminologie intelligible pour leurs interlocuteurs, juifs ou païens, afin que leur message rencontre un écho dans leur cœur et dans leur esprit.

Nous aussi, lorsque nous parlons de Jésus-Christ ou que, dans la prière, nous nous adressons à lui, nous utilisons des noms divers : Jésus, le Christ, Fils de Dieu, Seigneur... Cependant, contrairement aux auteurs bibliques, nous n'opérons généralement pas un choix délibéré. Habitudes personnelles ou coutumes ecclésiastiques nous influencent sans que nous en soyons toujours conscients.

Les divers paragraphes qui suivent présentent certains des principaux noms et titres donnés à Jésus-Christ dans le Nouveau Testament. Notre intention n'est pas de fournir une étude technique et exhaustive du sens de chacun de ces termes, mais, par leur moyen, d'approcher quelques-uns des aspects les plus significatifs de la personne et de l'œuvre de Celui que Dieu a donné pour notre salut. Le premier chapitre de l'évangile de Jean forme la trame d'une partie de notre développement.

5.1 « La Parole a été faite chair »

Le prologue de l'évangile de Jean (Jn 1,1-18) attire notre attention en désignant comme « la Parole de Dieu qui était au commencement » celui qui est devenu homme en Jésus de Nazareth. Ce texte est d'une immense portée pour la foi.

Avant de nous montrer Jésus parcourant villes et villages de la Palestine, Jean nous le présente comme étant la Parole – *Logos* dans l'original grec. Or il s'agit d'une notion courante dans la Grèce antique. La philosophie stoïcienne désignait par ce terme la Raison cosmique et divine qui a organisé le monde, le principe rationnel éternel qui régit l'univers et lui donne sens ; en outre, le *Logos* est aussi présent en l'homme pour en faire un être doué d'intelligence et apte à apprêhender une part du mystère du cosmos et d'en rendre compte.

Ainsi, l'évangile de Jean part d'une donnée culturelle reconnue, chargée de sens dans le monde païen, pour annoncer la venue du Fils de Dieu. Comme si Jean introduisait son évangile par un propos de ce genre : « Ce *Logos* que vous vénérez comme étant à l'origine du monde et la clé pour pénétrer au cœur du mystère de la vie et de tout ce qui existe, eh bien! c'est de *lui* dont il va être question dans mon livre. Mais attention ! Ce *Logos* n'est pas une théorie métaphysique ou une abstraction philosophique, c'est une personne : 'La Parole a été faite chair.' J'en suis le témoin, car je l'ai vu, je l'ai entendu, je l'ai suivi. Ce Jésus dont vous allez lire l'histoire est bien plus qu'un rabbi palestinien ! C'est en lui que le mystère du cosmos est dévoilé, que le Dieu éternel et inconnu est révélé. Sa vie a une portée universelle et vous concerne personnellement : écoutez-la ! »

Le Logos, terme de prédilection des auteurs de l'Antiquité chrétienne

Le terme de *Logos* (Parole) pour désigner le Christ n'est pas fréquent dans le Nouveau Testament. Dès le deuxième siècle de notre ère, les auteurs chrétiens entreprirent l'évangélisation des intellectuels païens par leurs écrits. Or, chez ces Pères Apologistes, le titre de prédilection pour désigner Jésus-Christ est précisément le *Logos* – le prologue de Jean ne leur donnait-il pas le feu vert pour cela ? Ils savaient que ce terme rencontrerait un écho chez leurs lecteurs, et qu'il était chargé d'une valeur éminemment positive.

Cette démarche apologétique n'était pas sans risque – celui d'une hellénisation de la foi chrétienne – mais c'était un moyen efficace pour rendre intelligible la personne de Jésus-Christ à ceux qui n'avaient pas bénéficié de la longue préparation de l'Ancienne Alliance. Le risque valait la peine d'être couru pour « désenclaver » la foi chrétienne – c'est-à-dire la dégager des étroites limites de la religion juive et démontrer sa pertinence universelle.

Ne nous manque-t-il pas aujourd'hui l'audace de nous emparer plus résolument des valeurs – voire même des mythes ! – qui fascinent nos contemporains, pour leur donner enfin un véritable contenu : Jésus-Christ ? Le Progrès, la Science, la Justice, la Paix, la Liberté... L'apôtre Paul écrivait : « En Christ sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance. (...) Nous avons tout pleinement en Christ » (Col 2.3,10). Peut-être notre souci de maintenir l'orthodoxie et notre peur du syncrétisme nous rendent-ils frileux. Nous sommes plus enclins à marquer les différences qu'à jeter des ponts – ce qui ne facilite pas le passage aux adeptes d'autres religions ou idéologies.

En même temps, il faut souligner que Jésus n'est pas une « donnée » malléable à souhait et se coulant sans autre dans un moule païen, antique ou moderne ! Ce qu'il investit, il le purifie et le transforme profondément, il le fait même éclater. Ainsi, le *Logos* des Grecs appartenait au monde des idées – immatériel, intemporel, infini. Il était impensable que le *Logos* devienne chair, prenant une forme physique, limitée. Et pourtant, dit Jean, « la Parole est devenue chair ; elle a fait sa demeure parmi nous » (Jn 1.14).

Racine hébraïque

En réalité, empruntant aux Grecs le terme *logos*, le juif Jean en modifie profondément le sens en lui attribuant une signification enracinée dans l'Ancien Testament. Le mot *logos*, qui veut dire « raison » ou « parole », doit se comprendre à partir des termes hébreu *hokhma*, sagesse, et *dabar*, parole. Bornons-nous à quelques remarques sur le terme *dabar*.

Dans l'Ancien Testament, la parole, tout comme la sagesse, est souvent personnifiée. Le Psalme 147 (v.15) dit : « La parole [de Dieu] court avec rapidité. » Lorsque nous lisons chez les prophètes l'expression « La parole de Dieu fut adressée à » [Jérémie, ou tout autre prophète], la traduction littérale est : « La parole de Dieu s'adressa à... » Personnifiée, la parole divine agit. Ésaïe la compare à la pluie et à la neige qui descendent des cieux pour féconder la terre et donner leur nourriture aux hommes, puis il poursuit : « Ainsi en est-il [dit le Seigneur] de ma parole qui sort de ma bouche : elle ne revient pas à moi sans effet, sans avoir fait ce que je désire, sans avoir réalisé ce pour quoi je l'ai envoyée » (Es 55.10). En fait, le mot *dabar*, s'il signifie parole, signifie aussi action. Le titre des livres des Chroniques, par exemple, est, en hébreu, *Dibré* [forme plurielle de *dabar*] *yamim*, ce qui veut dire « les paroles des jours » ou « les actes des jours », donc les Annales, d'où la traduction : « Les Chroniques ».

Ainsi la Parole de Dieu ne se réduit pas à un discours. En Dieu, il n'y a pas de conflit entre le dire et le faire. Au contraire, *sa parole est action*, elle est suivie d'effet, tout comme *ses actions sont parlantes*, révélatrices de sa personne. Le récit de la création le prouve : « Dieu dit : qu'il y ait de la lumière ! Et il y eut de la lumière » (Gn 1.3, etc.). Le Psalme 33 (v. 6 et 9) dit : « C'est par la parole du Seigneur que le ciel a été fait. Car il dit et la chose arrive ; il ordonne et elle est là. »

Continuité entre Création et Rédemption

Quand le Nouveau Testament nomme Jésus-Christ « la Parole de Dieu », il nous fait prendre conscience de sa préexistence auprès de Dieu et de son rôle actif dans la création de l’Univers. Cela peut nous paraître surprenant : une compréhension quelque peu approximative de la doctrine de la Trinité nous incite à répartir les tâches entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, celle de la création étant l’apanage du Père, alors que la rédemption serait celle du Fils. Mais Paul confirme le prologue de Jean en écrivant : « C'est en lui [Christ] que tout a été créé dans les cieux et sur la terre, le visible et l'invisible (...) ; tout a été créé par lui et pour lui ; lui, il est avant tout, et c'est en lui que tout se tient » (Col 1.16-17).

Préexistence éternelle et rôle d’agent dans la création : à Bethléem, la nuit de Noël, la seconde personne de la Trinité n'a pas surgi du néant lorsque Marie l'a enfanté ! Il était de toute éternité : « Jésus leur dit : *Amen, amen*, je vous le dis, avant qu'Abraham vienne à l'existence, moi, je suis » (Jn 8.58). L’enseignement concernant l’existence du Fils auprès du Père avant la création du monde – et à plus forte raison avant l’incarnation – est une des affirmations-clés concernant la divinité de Jésus-Christ.

Ainsi, en la Parole de Dieu faite chair, se manifeste une continuité, une profonde unité entre la création et la rédemption, que nous envisageons trop souvent comme deux réalités étrangères l'une à l'autre. Le rôle du Fils dans la création du monde nous fait prendre conscience de l’extraordinaire puissance mise en œuvre pour notre salut, puisque c'est celle du Créateur des cieux et de la terre (la rédemption n'a rien d'un replâtrage partiel improvisé !). De même, nous discernons l’extraordinaire projet d’amour qui se trouve au fondement de tout l’univers, puisque Celui qui, dès les origines, a appelé toutes choses à l’existence est aussi Celui qui nous a aimés et a livré sa vie pour nous. Et c'est encore lui, la Parole de Dieu, qui sera triomphante à la fin des temps, comme nous le révèle Apocalypse 19.

Dieu entre en relation avec l’homme

En Jésus-Christ, Dieu parle ! Contrairement aux idoles qui « ont une bouche et ne parlent pas » (Ps 115.5), Dieu communique, entre en relation. Il se donne à connaître, il se révèle, tant par des oracles que par des actes. La parole est le moyen de communication par excellence. Mais Dieu, par sa Parole, fait plus que communiquer : il *se* communique. Dans l’Ancien Testament déjà, il y a souvent confusion entre l’ange de l’Eternel – c'est-à-dire son porte-parole – et l’Eternel lui-même (Gn 18 ; Ex 3. ; Jg 6). A plus forte raison dans l’Évangile : « La Parole était auprès de Dieu [en grec *pros*, tournée vers], la Parole était Dieu » (Jn 1.1). Le Fils qui va s’incarner en Jésus de Nazareth était totalement Dieu (la Parole était Dieu), sans être la totalité de Dieu (la Parole était *auprès de Dieu*).

Jésus n'est pas seulement un homme parlant de la part de Dieu, comme le ferait un prophète. Il *est* la Parole même de Dieu : Dieu venu en personne se faire connaître à ses créatures et agir en leur faveur, leur donner lumière et vie (v.4). Jésus-la Parole fait bien plus que nous expliquer qui est Dieu en le décrivant ou le définissant. Il est Dieu parmi nous, Emmanuel. Le pouvoir créateur de la Parole divine ne s'est pas manifesté uniquement « au commencement » : « Si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle » (2 Co 5.17).

L’usage du terme *Logos* pour désigner le Christ n'est pas fréquent dans le Nouveau Testament. Il s’agit cependant d’un terme porteur d’une vérité importante pour notre foi. Personne n'a jamais vu Dieu, personne ne peut le voir et vivre. Celui que « le ciel et le ciel du ciel ne peuvent contenir » (1 R 8.27) échappe à notre compréhension limitée. Sans doute, la splendeur de la création nous donne une intuition de sa grandeur : « Le ciel raconte la gloire de Dieu, la voûte céleste dit l’œuvre de ses mains (...) [Mais] ce n'est pas un langage, ce ne sont pas des paroles, on n'entend pas leur voix » (Ps 19.1, 4). Bien plus, Dieu « autrefois, à bien des

reprises et de bien des manières, a parlé aux pères par les prophètes » (Hé 1.1). Mais (poursuit l'épître aux Hébreux) « Dieu nous a parlé, en ces jours qui sont les derniers, par un Fils » (Hé 1.2). Ces jours sont les derniers. Effectivement, cette Parole est dernière : que voulez que Dieu puisse dire de plus, quand sa Parole s'est elle-même faite l'un de nous, pour nous faire connaître non seulement sa pensée, ou sa manière d'agir, mais sa *personne* elle-même ? Tout ce qu'il est possible à nos esprits limités de comprendre au sujet de Dieu nous est révélé en Christ.

Dès lors la Parole écrite de Dieu, la Bible, Ancien et Nouveau Testament, nous est donnée comme le témoignage rendu à la Parole faite chair en Jésus de Nazareth, le Christ de Dieu. « Vous sondez les Ecritures parce que vous, vous pensez avoir en elles la vie éternelle : or ce sont elles-mêmes qui me rendent témoignage » (Jn 5.39). Si Jésus peut dire cela aux Juifs à propos de l'Ancien Testament, c'est évidemment plus vrai encore du Nouveau Testament, pour l'Eglise et pour chacun de nous.

5.2 « Jésus-Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père »

Le terme « Seigneur » se dit en grec *Kyrios*. Dans le monde hellénistique, il peut avoir un usage profane et être pris dans un sens courant qui équivaut à une simple formule de politesse pour désigner le maître de maison, le chef de famille. Dans ce cas, il signifie simplement

« Monsieur », ou « Maître » (et, au féminin, *Kuria* : Madame, cf. 2 Jn v.1). Le Nouveau Testament atteste cet usage. Ainsi, selon Jean 12.21 des Grecs s'adressent à Philippe, le disciple de Jésus en lui disant *kyriè* – certaines versions ont traduit « Monsieur », ce qui est logique. Ce même usage profane se retrouve au début de la conversation entre Jésus et la femme samaritaine. Il serait naturel de traduire : « Monsieur, lui dit-elle, vous n'avez rien pour puiser » (Jn 4.11). Quant au gélier de Philippi, il s'adresse à Paul et à Silas en commençant par ces mots : *kyrioī*, « Messieurs ! » (Ac 16.30).

Kyrios désigne plus précisément celui qui détient une autorité légitime, politique (un dirigeant, à quelque niveau que ce soit), ou sociale : le maître d'un esclave (cf. Lc 12.36-37 ou Ep 6.5,9).

Le terme a en outre un usage religieux et désigne les divinités. Dans les religions orientales pratiquées en Syrie ou en Egypte, dieux et déesses – Sérapis, Isis, Osiris – sont appelés *Kyrios* et *kyria*. Paul fait une mention de cet usage dans 1 Co 8.5 : « Il existe plusieurs dieux et plusieurs *kyrioī*. » La confession de foi qui suit est une prise de position sans équivoque contre le polythéisme et toute forme de syncrétisme religieux, et affirme la divinité de Jésus-Christ : « Pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses et pour qui nous sommes, et un seul *Kyrios*, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui nous sommes. »

Dans l'Empire romain, on appelait l'empereur *Kyrios* (ex. : Ac 25.26). Au cours du premier siècle de notre ère, sans doute sous l'influence de l'Orient, on se mit à considérer les empereurs comme des dieux. Dans un empire devenu immense, le culte de l'empereur était considéré comme un puissant ciment d'unité entre des peuples très disparates. Dire de l'empereur qu'il est *Kyrios*, c'était une façon d'affirmer sa divinité. Dès lors, la confession chrétienne exclusive : « **Jésus-Christ est Seigneur** » était interprétée comme une prise de position politique lourde de conséquences, pouvant entraîner pour ceux qui la professait l'accusation de rébellion contre l'autorité impériale. Ce fut souvent le prétexte, sinon la cause, de persécutions, car un chrétien ne pouvait dire : « César est seigneur » s'il professait que « Jésus est Seigneur ». Cette confession du Christ-Seigneur impliquait une soumission sans partage de la part des croyants à Celui qui avait donné sa vie pour leur salut et régnait auprès du Père, et elle en a conduit des multitudes au bûcher. C'est une preuve irréfutable de la foi des premiers chrétiens en la divinité de Jésus-Christ. Mais un argument biblique tout aussi clair s'y ajoute.

Seigneur et Yahvé

Il faut examiner la portée du titre *Kyrios*-Seigneur à partir des données de l'Ancien Testament. En effet, on rencontre le terme *Kyrios*, pour désigner Dieu, plus de mille fois dans la version des **Septante** (traduction grecque de l'Ancien Testament reconnue officiellement dans le judaïsme dès le II^e siècle avant Jésus-Christ). Les traducteurs de la Septante avaient choisi *Kyrios* pour traduire *Adonai*, terme hébreu signifiant « Seigneur ». Les Juifs en effet, par respect pour le Nom très saint de Yahvé¹, ne le prononçaient pas en lisant les Ecritures, mais le remplaçaient par *Adonai*. En recourant au mot *Kyrios*, la Septante traduisait donc le nom propre que le peuple élu attribuait au Créateur des cieux et de la terre et qui avait fait alliance avec lui : *Adonai Yahvé*.

Le Nouveau Testament se conforme à cet usage. En effet, lorsque Jésus cite lui-même le fameux *Shema Israel* : « Ecoute, Israël » (Mc 12.29), parole solennelle du culte d'Israël, il dit (du moins c'est ainsi que Marc traduit ses propos en grec) : « Ecoute Israël, le *Kyrios* notre Dieu est le *Kyrios* un [ou unique]. » Or le texte hébreu s'exprime ainsi : « *Yahvé* notre Dieu, *Yahvé* est un » (Dt 6.4-5).

Ces précisions d'ordre linguistique pourront paraître superflues à certains, mais elles ont une grande portée doctrinale : Jésus, entièrement soumis à son Père et scrupuleusement déterminé à respecter l'intégralité des Ecritures (Mt 5.17-19), a clairement endossé le nom réservé au Seigneur Dieu. Pour les auteurs bibliques, le titre de *Kyrios* attribué à Jésus-Christ affirme sa divinité. Or ils étaient des croyants d'origine juive n'ayant pas rejeté leur judaïsme – la plus strictement monothéiste parmi les religions de l'Antiquité.

Il est frappant, déjà, de s'arrêter un instant sur la citation d'Esaïe 40 (v.3) dans la bouche de Jean-Baptiste (Jn 1.23) : « Aplanissez le chemin du *Seigneur* » dit-il en évoquant son propre rôle à l'égard de Jésus. Or Esaïe dit : « Préparez au désert le chemin de Yahvé [*Kyrios*, dans la version des Septante], aplanissez dans les lieux arides une route pour *notre Dieu*. » D'emblée donc, le précurseur sait, et proclame, que Jésus est le Seigneur-Dieu. D'autres exemples pourraient être cités à partir des épîtres (par ex. Héb 1.10 citant le Psalme 102, v. 26 ; Romains 10.13 citant Joël 3.5, ou encore Philippiens 2.10 citant Esaïe 45.22b-23).

Ainsi, même si le terme « Seigneur » ne peut être pris dans son sens théologique le plus fort chaque fois qu'il apparaît dans le Nouveau Testament, il est, à de nombreuses reprises, le titre qui affirme de la façon la plus explicite sa divinité. « Mon Seigneur, mon Dieu », dit Thomas placé devant l'évidence que le Crucifié a vaincu la mort (Jn 20.28). « Dieu l'a souverainement élevé et lui a accordé le nom qui est au-dessus de tout nom ... afin que toute langue reconnaîsse que **Jésus-Christ est le Seigneur** » (Ph 2.9-11).

Il est notre Seigneur

Lorsque l'apôtre Paul utilise le terme « Seigneur », ce n'est pas forcément dans une intention théologique déterminée. C'est sa façon la plus spontanée de parler de Celui qui agit aujourd'hui et qui règne sur l'Eglise et dans la vie du croyant. « Réjouissez-vous dans le Seigneur ! » (Ph 3.1) ; « Si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur » (Rm 14.8) ; « Tychique, qui est, dans le Seigneur, le frère bien-aimé... » (Col 4.7). C'est par dizaines que de telles citations pourraient être ajoutées. Elles expriment au mieux la relation actuelle des chrétiens avec Jésus-Christ par le Saint-Esprit, cet autre Lui-même qui le rend présent dans le temps d'après l'Ascension. C'est le titre par lequel nous confessons notre foi dans sa position tant à la droite du Père que dans son Eglise et dans le cœur du croyant. C'est pourquoi il n'est pas surprenant que le titre « Seigneur » soit le plus fréquemment usité dans nos

¹ Yahvé est traduit dans certaines versions françaises (depuis Olivétan) par « l'Eternel », dans d'autres par « le Seigneur » (ou, en majuscules, « le SEIGNEUR »). D'autres enfin conservent « Yahvé » (ou le tétragramme YHWH), faute de trouver une traduction apte à rendre le sens mystérieux du Nom saint.

prières (il est probable qu'il désigne alors, implicitement, le Dieu trinitaire, sans distinction particulière entre ses trois Personnes).

Or la fréquence même de cet usage peut devenir un piège, et trop de prières entendues dans nos cultes et réunions, avec des " Seigneur " dans toutes les phrases, banalisent ce titre saint au point d'en faire un tic de langage fatiguant pour le reste de l'assemblée... Il faut écouter l'avertissement de Jésus lui-même : « Pourquoi m'appelez-vous : Seigneur ! Seigneur ! et ne faites-vous pas ce que je dis ? » (Lc 6.46 ; Mt 7.21). Le terme *Kyrios*, celui par lequel l'esclave s'adressait à son maître, implique notre obéissance inconditionnelle. Nous ne pouvons pas servir deux maîtres (Jésus dit, littéralement : « Personne ne peut être l'esclave de deux *kyrioï* » (Mt 6.24). Confesser Jésus Seigneur, c'est proclamer sa divinité. C'est aussi reconnaître son autorité sur tous les domaines de nos vies, et pas seulement sur le plan « religieux ».

Le Seigneur qui nous libère

Quand nous confessons « Jésus-Christ est Seigneur », nous le faisons face à toutes les autres prétendues seigneuries, à tous les déterminismes qui écrasent l'homme – psychologiques, héritaires, sociaux ; face à tous les pouvoirs humains qui nous manipulent et revendent notre obéissance – politiques, idéologiques, économiques ; face à tous les pouvoirs spirituels et aux puissances occultes et religieuses qui font le siège de l'âme humaine. Même face aux serviteurs de Dieu tentés de manipuler les fidèles (abus spirituels).

Car la seigneurie du Christ, en faisant de nous ses esclaves, nous procure une immense libération ! Parce que « nous sommes au Seigneur » (Rm 14.8), aucun autre seigneur, aucun de ces tyrans usurpateurs ne peuvent faire valoir leurs droits sur notre vie. Il est notre chef de famille, notre patron, notre pape (disait Luther) ! Il est notre roi et notre empereur. Mais souvenons-nous que dans l'ordre du royaume de Dieu, les valeurs ne sont pas les mêmes que dans ce monde-ci, les termes prennent même un sens paradoxal, ou plutôt sont enfin chargés de leur authentique signification. Le Seigneur n'est pas un dictateur, son pouvoir n'est pas oppressif : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous la charge... ; car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos » (Mt 11.28-30). Il est le Seigneur-serviteur : « Vous, vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître... » (Jn 13.13-14).

Ainsi, lorsque nous proclamons « Jésus est Seigneur », nous faisons allégeance à son pouvoir suprême, nous affirmons la défaite de toute domination, de toute autorité, dans le ciel et sur la terre, et nous attendons avec assurance la manifestation de son règne divin. « Le Seigneur est proche » (Ph 4.5) – proximité dans le temps et dans l'espace. Et c'est pourquoi nous sommes réellement libres !

La liberté nous est offerte d'envisager notre présent et notre avenir sous l'éclairage du cantique de Philippiens 2 : « Dieu a souverainement élevé [celui qui s'est fait serviteur, obéissant jusqu'à la mort de la croix], et lui a accordé le nom au-dessus de tout nom, pour qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue reconnaîsse que Jésus-Christ est le *Kyrios*, à la gloire de Dieu, le Père » (v. 9-11).

Lorsque nous prenons au sérieux la portée de ce titre et confessons « Jésus-Christ est SEIGNEUR », nous recevons aussi l'assurance de sa présence en nous : « Personne ne peut dire : Jésus est le Seigneur ! sinon par l'Esprit-Saint » (1 Co 12.3).

5.3 « Voici l'Agneau de Dieu »

Parmi les divers noms et titres donnés à Jésus-Christ dans le premier chapitre de l'évangile de Jean, celui d'*Agneau de Dieu* revêt une importance particulière, car il est répété à deux reprises par celui que Dieu a suscité pour annoncer et préparer la venue de son Fils, Jean-Baptiste (Jn 1.29, 36).

Un agneau sans défaut et sans taches

Comme c'est le cas pour la plupart des titres christologiques, celui-ci interprète la personne et l'œuvre du Christ à partir de l'Ancien Testament. On sait l'importance de l'agneau parmi les animaux que les Israélites devaient offrir pour leurs innombrables sacrifices. Voyez par exemple, Lv 4.32 ; 5.6 ; 14.12 ; Nb 6.12... Or il s'agit, dans ces quatre textes, du « sacrifice de culpabilité ». L'agneau, symbole d'innocence et de douceur sans défense, était mis à mort pour une faute qui n'était pas la sienne. Son caractère était rituellement pur et « moralement » (si on ose s'exprimer ainsi pour un animal !) inoffensif : c'était à cause de la culpabilité d'un autre, que cet animal était sacrifié ; il se substituait à celui qui l'offrait pour subir la sanction encourue par ce péché. Son immolation mettait donc en évidence à la fois la conséquence du péché, c'est-à-dire la mort, et la miséricorde de Dieu qui, acceptant cette substitution, signifiait qu'il voulait détruire le péché et pardonner au pécheur.

Entendant Jean-Baptiste désigner Jésus comme « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché », les Juifs durent immédiatement faire la relation avec les sacrifices d'expiation. Mais Jean précise : « Voici l'Agneau de Dieu. » Non pas un parmi les milliers offerts chaque année, mais l'unique, le véritable, celui dont tous les autres ne pouvaient qu'être des préfigurations. Et c'était l'Agneau *de Dieu*, fourni par Lui et non par l'homme, tout comme le bœuf prenant la place d'Isaac pour être immolé sur l'autel dressé par Abraham au mont Morija (Gn 22).

Cet Agneau, dit Jean-Baptiste, « ôte le péché du monde ». Le verbe signifie enlever, effacer. On le retrouve dans 1 Jn 3.5 : « Il s'est manifesté, lui [le Seigneur], pour enlever les péchés. » C'est sans doute au moment du baptême de Jésus que Jean l'a désigné comme Agneau de Dieu. Or, de ce baptême, signe de repentance, Jésus n'avait nul besoin, lui qui était sans péché. Mais en passant par ce rite, il dit vouloir « accomplir toute justice » (Mt 3.15), en anticipation de la Croix où il portera réellement sur lui le péché du monde. « Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait pour nous péché, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu » (2 Co 5.21). Loin de se dissocier de la condition humaine déchue au nom de sa pureté, il s'en rend solidaire jusque dans ses conséquences extrêmes. Il est réellement l'Agneau de Dieu, pur et sans taches, qui endosse le péché du monde en versant son sang. Notre prochain paragraphe traitera du Serviteur du Seigneur, figure que développe particulièrement le chapitre 53 d'Esaïe. On peut supposer que Jean-Baptiste avait le thème du Serviteur souffrant présent à l'esprit lorsqu'il s'est trouvé devant Jésus, et que le terme araméen qu'il a probablement utilisé était *talya*, qu'on traduit par « agneau », mais aussi par « garçon, serviteur ».

L'agneau de la Pâque

Pour les Juifs, l'agneau, c'est aussi et surtout l'agneau de la Pâque, celui dont le sang, répandu sur le cadre de la porte des cases des Hébreux esclaves en Egypte, avait marqué leur appartenance au peuple de l'alliance au jour du jugement, les protégeant de la mort et leur ouvrant le chemin de la liberté vers la terre promise (Ex 12.5-6,13). Année après année, siècle après siècle, cet agneau était consommé dans les familles juives en mémoire de cet événement fondateur, comme une prise de conscience que la délivrance reçue par les pères dans un lointain passé, vécue en leur propre temps, était attendue avec espérance. Jésus, partageant sa dernière Pâque avec ses disciples dans la chambre haute, s'est lui-même identifié à cet agneau offert en sacrifice dont le sang répandu brise les chaînes de l'esclavage, scelle une alliance nouvelle, ôte les péchés et met en route vers le Royaume éternel (Mt 26.26-28).

Gloire à l'Agneau immolé

L'appellation « Agneau » ne se retrouve plus dans la suite l'évangile de Jean, ni dans les évangiles synoptiques.

Par contre, il saute aux yeux que l’Agneau est le titre de prédilection du livre de l’Apocalypse pour désigner le Christ glorifié. On le rencontre à plus de vingt reprises. Il est question du sang de l’Agneau (7.14 ; 12.11), de l’Agneau immolé (5.12 ; 13.8). Mais paradoxalement, compte tenu de la fragilité et de la douceur qu’évoque le caractère de cet animal, c’est le plus souvent le triomphe et la gloire qui sont associés à cette figure du Christ. Ainsi : « Ils disaient d’une voix forte : l’agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. (...) A celui qui est sur le trône et à l’agneau, la bénédiction, l’honneur, la gloire et le pouvoir à tout jamais ! » (Ap 5.12-13 – sans doute la doxologie la plus majestueuse de toute la Bible). L’achèvement de l’histoire du monde est évoqué au travers de l’image des noces de l’Agneau (19.7,9). Mais le plus surprenant est Apocalypse 6.16 : « Ils disaient aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, cachez-nous de celui qui est assis sur le trône, et de *la colère de l’agneau*. » Difficile d’imaginer un agneau en colère ! L’Apocalypse veut frapper de saisissement le lecteur en « jouant » de la sorte avec les symboles. Cette scène du chapitre 6 est reliée à l’ouverture des six premiers sceaux. Or au début du chapitre précédent, nous apprenons que Jean a pleuré en constatant que nul n’avait été trouvé digne d’ouvrir le livre et ses sept sceaux, mais qu’il fut répondu (v.5) : « Ne pleure pas ; *le lion de la tribu de Juda* peut ouvrir le livre et ses sept sceaux. » Puis, au début du chapitre 6, nous lisons ces mots : « Je regardai quand *l’Agneau* ouvrit un des sept sceaux » (v.1). Notre Seigneur est donc à la fois le Lion et l’Agneau, deux créatures aux caractères notoirement incompatibles ! Dès lors, le Lion de Juda de l’Apocalypse n’est pas un tyran terrifiant et sanguinaire, mais accomplit sa mission en prenant la figure d’un Agneau mené à la boucherie !

Renversement de l’échelle des valeurs

Ainsi, le Vainqueur qui triomphe en anéantissant la puissance du mal et règne avec Dieu éternellement sur la nouvelle création, est présenté sous les traits de celui qui est venu sur la terre dans l’abaissement et la faiblesse, livré sans résistance à la torture et à la mort. « Semblable à l’agneau qu’on mène à la boucherie, à une brebis muette devant ceux qui la tondent : il n’a pas ouvert la bouche » (Es 53.7). Celui qui est notre Juge, est celui qui a subi le jugement à notre place. C’est par l’immense faiblesse de la Croix qu’il a vaincu la puissance de rébellion contre Dieu, et la mort elle-même (Hé 2.9,14 ; Col 2.15). « Or nous, nous proclamons un Christ crucifié, cause de chute pour les Juifs et folie pour les non-Juifs ; mais pour eux qui sont appelés, Juifs et Grecs, un Christ qui est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. Car la folie de Dieu est plus sage que les humains, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les humains » (1 Co 1.23-25).

Heureux bouleversement total des valeurs ! Car il n’est pas difficile de voir où nous conduisent la puissance et la sagesse selon ce monde. Notre espérance, c’est qu’il existe une sagesse différente et une puissance différente. Un triomphe, non par l’écrasement de l’autre, mais par son relèvement, une puissance qui ne se nourrit pas de l’affaiblissement d’autrui, mais qui le rend fort à son tour. Quand nous confessons le Dieu Tout-Puissant, ce serait gravement errer que de projeter sur lui ce que nous pourrions concevoir sous ce terme à partir de ce que nous voyons chez les puissants de ce monde. Le Dieu révélé en Jésus-Christ est certes tout puissant, mais non à la manière d’un Jupiter ou d’un empereur conquérant, qu’il se nomme Alexandre le Grand, Jules César, Gengis Khan ou Napoléon !

Au cours des siècles, l’image de l’Agneau semble avoir eu une place plus importante dans l’art chrétien que dans les écrits théologiques. Elle a eu cependant un fort impact en Allemagne au XVIII^e siècle, dans les milieux liés au réveil piétiste, plus particulièrement dans le mouvement morave – parfois il est vrai avec une certaine exagération sentimentale due au romantisme ambiant. Néanmoins, le courage extraordinaire des missionnaires moraves s’en allant, au péril de leur vie, porter la bonne nouvelle de l’amour de Dieu aux populations les plus méprisées de la

terre prouve qu'une saine « théologie de l'Agneau », loin de pousser à la mièvrerie émotionnelle et au repli sur des états d'âme individuels, développe le sens du don de soi pour le salut des autres. De cet attachement des moraves à la figure de l'Agneau de Dieu, il reste un témoignage vivant et précieux au travers de nombreux cantiques que le Réveil du XIX^e siècle a repris pour les conserver jusqu'à... récemment.

Dans notre société urbanisée, l'image de l'agneau est étrangère, voire étrange. Plus encore : alors que les gens sont dans une ignorance complète des thèmes principaux de l'Ancien Testament, parler du « sang de l'Agneau immolé qui nous lave de nos péchés et nous rend plus blancs que la neige » est un langage qui ne communique pas – c'est le moins qu'on puisse dire ! – même si nous croyons exprimer beaucoup. Il nous faut rechercher la sagesse des apôtres qui ont choisi des termes aptes à susciter un écho chez leurs auditeurs étrangers au langage biblique. L'Esprit Saint leur a donné de le faire sans vider l'Evangile de sa substance. L'enjeu pour nous aujourd'hui, c'est de pouvoir partager de façon intelligible la richesse contenue dans ce message : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. » Or le jour de la Pentecôte, ce sont les apôtres qui ont parlé les langues multiples de leurs auditeurs étrangers, et non les étrangers qui ont appris l'araméen ! De même avons-nous à fournir nous-mêmes un effort de traduction, et surtout à demander au Saint-Esprit de nous équiper pour communiquer la vérité éternelle dans un langage qui parle à nos contemporains.

5.4 Le serviteur de l'Eternel

« Le Fils de l'homme n'est pas venu pour se faire servir, mais pour *servir et donner sa vie* en rançon pour une multitude » (Mc 10.45).

Si on évaluait l'importance d'un titre christologique à la fréquence de sa présence dans les Ecritures, on serait enclin à ne pas s'arrêter longuement sur l'expression « le Serviteur de l'Eternel » (en hébreu : *Ebed Yahvé*). En ce qui concerne l'Ancien Testament, on ne la rencontre que dans les quatre passages du livre d'Esaïe connus sous le nom de « cantiques du Serviteur² », et les mentions explicites de ce titre pour désigner Jésus dans le Nouveau Testament sont assez rares. Ce n'est pas non plus un terme qui a connu un usage courant au cours de l'histoire de l'Eglise, sinon parmi les premiers auteurs chrétiens non canoniques. Et pourtant, le contenu de cette expression est fondamental pour notre compréhension de l'œuvre accomplie par le Christ pour notre salut.

Il aurait été possible de regrouper dans un même paragraphe les données relatives à l'« Agneau de Dieu » et au « Serviteur de l'Eternel », car ils présentent deux aspects quasi identiques du ministère du Sauveur : sa souffrance expiatoire en faveur de l'homme pécheur. L'Agneau de Dieu se réfère au rituel et aux fêtes d'Israël dans un contexte sacerdotal, alors que les cantiques du Serviteur du Seigneur appartiennent au message prophétique. Mais l'image de l'agneau immolé apparaît dans le texte le plus complet décrivant le Serviteur du Seigneur, Esaïe 53 : « Semblable à un agneau mené à l'abattoir, tout comme la brebis muette devant ceux qui la tondent, il n'a pas dit un mot » (v. 7).

Qui donc est ce Serviteur ?

Cette figure vétéro-testamentaire du Serviteur de l'Eternel a été l'un des points chauds de la controverse entre juifs et chrétiens au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne³. La question posée à Philippe par le ministre éthiopien lisant Esaïe 53, a été mille fois débattue avec passion :

² Es 42.1-9 ; 49.1-6 ; 50.1-11 ; 52.13-53.12.

³ En particulier le *Dialogue avec le Juif Tryphon*, de Justin Martyr (mort vers l'an 165), ou, au 3^{ème} siècle, le *Contre Celse* d'Origène (1.55). Michael Green dans *L'Evangélisation dans l'Eglise primitive* (Ed. Groupes Missionnaires et Emmaüs, Lavigny et St-Légier, 1981) présente un tour d'horizon de la question (voir p. 88ss).

« De qui le prophète dit-il cela ? De lui-même ou de quelqu'un d'autre ? » (Ac 8.34). Le traité *Dialogue avec le Juif Tryphon* de Justin Martyr (vers 150 ap. J.-C.) tourne essentiellement autour de cette question.

« Qui est le Serviteur ? Le Serviteur n'est pas la simple représentation littéraire d'Israël, ou de son élite, car il a une mission à son égard (49.6) et les contrastes sont aigus ; il est bien Israël (49.3), mais dans ce sens qu'il remplit lui seul la vocation qu'Israël a trahie, qu'il est lui seul le Reste du reste »⁴. Cependant, à la différence du Messie – lui aussi chargé du rétablissement de l'alliance – le Serviteur le fait au travers d'un chemin d'abaissement. Méconnu et rejeté, il n'aura rien d'un roi conquérant : « Il ne criera pas, il n'élèvera pas la voix, il ne se fera pas entendre dans les rues. Il ne brisera pas le roseau qui ploie, il n'éteindra pas la mèche qui vacille » (Es 42.2-3). De même : « J'ai livré mon dos à ceux qui me frappaient et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ; je n'ai pas dérobé mon visage aux outrages et aux crachats » (Es 50.6). Et pourtant sa mission ne sera pas un échec ! Bien au contraire : « Il ne vacillera pas, il ne ploiera pas, jusqu'à ce qu'il ait établi l'équité sur la terre » (50.4). L'œuvre du Serviteur sera celle qu'on attend du Messie, mais au moyen de la voie paradoxale de la souffrance, et non de la suprématie militaire.

Les miracles et la Croix

La théologie et la prédication chrétiennes, dès les origines et tout au long de l'histoire, se sont particulièrement fondées sur le dernier cantique du Serviteur pour interpréter le sens de la Croix. On nomme parfois Esaïe 53 le « cinquième évangile », et ce texte est considéré comme la prophétie vétérotestamentaire la plus évidente concernant Jésus-Christ crucifié. Avec raison ! Pourtant, les évangiles ne citent que deux fois textuellement ce cantique, et dans des contextes qui ne sont pas directement reliés à la mort du Seigneur. Matthieu (8.17) met le ministère de guérison de Jésus sous l'éclairage d'Esaïe 53.4 : « Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies. » L'importance de cette citation est capitale : c'est au prix de sa propre souffrance et de sa mort que Jésus a guéri et délivré. Ses miracles ne sont pas « simplement » des actions d'éclat, ni même uniquement des gestes de compassion. Jésus n'est pas un thaumaturge⁵ ! Quand il chasse un démon ou restaure un corps infirme, il proclame sa victoire sur la puissance de l'Ennemi. Mais cette victoire n'a été remportée nulle part ailleurs qu'à Golgotha. C'est pourquoi, dans l'Eglise du Christ, on ne devrait reconnaître un don de guérison, ou un don de délivrance, que s'ils sont étroitement reliés à la prédication de la Croix.

Cela nous fait mieux saisir que les miracles de Jésus, signes de sa domination sur tout pouvoir et sur toute autorité, et sa crucifixion, lieu de son abaissement et de son anéantissement, ne doivent pas être compris comme deux aspects contradictoires de son œuvre : c'est bien d'une seule et même réalité qu'il s'agit. L'apôtre Paul l'indique clairement dans Colossiens 2.15 : « Il a dépouillé les principautés et les pouvoirs, et les a publiquement livrés en spectacle, en triomphant d'eux *par la croix*. »

L'autre citation d'Esaïe 53 dans les évangiles est plus directement liée à la Passion. Elle est le fait de Jésus lui-même au moment où il quitte la chambre haute pour se rendre au jardin de Gethsémané avec des épées : « Je vous le dis, il faut que ce qui est écrit s'accomplisse en moi : il a même été compté avec les sans-loi. Et, en effet, ce qui me concerne touche à sa fin (ou : va être accompli) » (Luc 23.37, citant Esaïe 53.12). Cette citation concerne un élément périphérique du récit de la Passion, mais témoigne que Jésus a clairement conscience que c'est de lui dont parle Esaïe 53.

⁴ H. Blocher, *op. cit.*, p. 36.

⁵ C'est-à-dire un « faiseur de miracles ».

Jésus s'est identifié au Serviteur du Seigneur et a vu dans son « service » infiniment plus qu'un acte de dévouement : il l'a étroitement rattaché au sacrifice de sa vie : « (il est venu) pour servir et donner sa vie en rançon. » Il en va de même quand, dans la chambre haute, Jésus, voyant les rivalités dresser les disciples les uns contre les autres, leur donne ce dernier enseignement : « Qui est le plus grand, celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, cependant, je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Lc 22.27). C'est sans doute à ce moment-là qu'il « mit le comble à son amour pour les siens » en accomplissant l'acte de l'esclave, leur lavant les pieds, un acte interprété comme une préfiguration de la Croix (v.7-10).

Le Messie souffrant

C'est dans la réunion de ces deux figures prophétiques – le Messie et le Serviteur souffrant – que réside le mystère de l'Evangile et le motif du « secret messianique ». Jésus n'aurait été qu'un faux Messie, un de plus, s'il avait cédé à la tentation d'une victoire sans la Croix, s'il avait prétendu à la messianité sans endosser le ministère du Serviteur souffrant. En effet, la libération que Dieu accorde par son Messie n'élude pas le problème de la cause profonde de l'esclavage des êtres humains. Au contraire, la délivrance de la puissance du mal découle du châtiment s'abattant sur le Serviteur du Seigneur en tant que représentant de la race humaine contaminée par le péché.

Le problème, c'est que les Juifs contemporains de Jésus étaient dans l'attente d'une libération messianique – donc accordée par leur Dieu, et en cela ils étaient dans la fidélité de la foi – mais ils n'étaient pas prêts à reconnaître qu'elle ne pourrait leur être accordée qu'au travers du ministère du Serviteur frappé par la condamnation qui devait les atteindre. Les gens « veulent un roi pour les délivrer de Rome, non un Sauveur pour les racheter de leurs péchés » (Ladd). Car ils n'admettaient pas que leur endurcissement spirituel était la cause véritable de leur situation dramatique. Ils préféraient y voir les conséquences d'une conjoncture politico-militaire qui avait tourné à leur détriment. En cela, les Juifs du I^{er} siècle sont les parfaits représentants de l'humanité tout entière. Les hommes cherchent toujours à leurs maux des causes politiques, économiques, sociales, héréditaires, psychologiques, etc., et les remèdes qu'ils préconisent s'avèrent décevants et inutiles car, faute d'un diagnostic véritable, ils n'attaquent pas le mal à la racine. C'est ainsi que les faux messianismes pullulent aujourd'hui, qu'ils se parent du vocabulaire d'une idéologie politique, de la séduction religieuse, du prestige scientifique et technologique ou de toute autre promesse de bonheur immédiat et à bon marché. Ils font l'économie de la repentance, mais « soignent à la légère la plaie de mon peuple » comme le dit Jérémie (6.14), et la laissent s'infecter. Et la paix qu'ils annoncent n'est pas un véritable *shalom*, poursuit le prophète dans le même verset (« Paix, paix ! disent-ils, et il n'y pas point de paix »), car ils refusent de reconnaître ce qu'Esaïe exprimera sans équivoque : « Le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui et c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris » (53.5). Voulant un christ qui résolve leurs difficultés sans être en même temps un serviteur souffrant à leur place, les hommes se vouent en définitive à toutes sortes d'antichrists.

Le scandale de la Croix

Reconnaitre que le Messie libérateur ne peut accomplir son œuvre qu'en étant le Serviteur souffrant, tel est l'enjeu de la discussion dramatique entre Jésus et Simon Pierre après la confession de foi de Césarée de Philippe : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Jésus annonce alors ses souffrances et sa mort et Pierre « le prit à part et se mit à le rabrouer en disant : Dieu t'en préserve, Seigneur ! Cela ne t'arrivera jamais » (Mt 16.16, et 21-22). Pour Pierre, il est incohérent que Jésus, après avoir reconnu l'inspiration divine de sa confession messianique, annonce son échec et son rejet. La dureté, unique dans l'Evangile, avec laquelle Jésus réplique témoigne que nous sommes ici au cœur du problème de la rédemption : « Va t'en derrière moi, Satan ! Tu es pour moi une cause de chute, car tu ne penses pas comme Dieu, mais comme les

humains » (v.23). Elle nous fait entrevoir le terrible combat que Jésus a dû mener, dès les quarante jours au désert (les « tentations messianiques ») jusqu’au Jardin des Oliviers, pour accepter l’issue de sa mission. Elle nous fait prendre conscience à quel point « la parole de la croix est une folie pour ceux qui vont à leur perte, mais pour nous qui sommes sur la voie du salut, elle est puissance de Dieu » (1 Co 1.18).

Selon les Ecritures

A trois reprises au moins, Jésus a annoncé aux disciples ses prochaines souffrances et sa mort en les situant sans équivoque dans le plan de Dieu révélé par les Ecritures. Le premier de ces cas cités par Matthieu suit immédiatement, et c’est loin d’être un hasard, la confession de Pierre affirmant que Jésus est le Christ (Messie), le Fils de Dieu. Jésus acquiesce, mais recommande aux disciples de ne pas divulguer cette vérité, puis Matthieu ajoute : « Jésus commença à montrer à ses disciples qu’il lui fallait aller à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des grands prêtres et des scribes, être tué et se réveiller le troisième jour » (Mt 16.21, cf. également 17.22 et 20.18). Il en va de même des textes parallèles, notamment Luc 18.31-33 : « Voici nous montons à Jérusalem ; tout ce qui a été écrit par l’entremise des prophètes au sujet du Fils de l’homme s’accomplira. (...) On le fouettera, puis on le tuera. » Lors de son arrestation au Jardin de Gethsémané, Jésus dit à Pierre qui brandit une épée de la remettre au fourreau : « Penses-tu que je ne puisse pas supplier mon Père, qui me fournirait à l’instant plus de douze légions d’anges ? Comment donc s’accompliraient les Ecritures, d’après lesquelles il doit en être ainsi ? » (Mt 26.53-54). C’est sans doute à Esaïe 53 que se réfère Jésus lorsqu’il fait allusion à l’accomplissement des Ecritures à propos de ses souffrances. Luc note, par une triple répétition, la profonde incapacité des disciples à comprendre les paroles du Maître : « Mais ils n’y comprirent rien ; le sens de cette parole leur restait caché ; ils ne savaient pas ce que cela voulait dire » (v.34). Luc veut souligner que les disciples, avant la résurrection, ne pouvaient comprendre comment des prophéties concernant le Serviteur de l’Eternel s’articulaient avec d’autres figures vétérotestamentaires logiquement incompatibles.

La réaction scandalisée de Simon Pierre mentionnée plus haut (Mt 16.16), qui ne peut admettre l’idée d’un Messie souffrant, sera celle du judaïsme en général face à la prédication des apôtres. C’est pourquoi leur tâche principale, dans les synagogues, sera d’argumenter en se fondant sur les Ecritures, pour établir que la délivrance messianique devait passer par l’expiation. L’importance d’un texte comme Esaïe 53 dans cette argumentation est évidente.

Jésus, après sa résurrection, a dûment préparé les apôtres à cette tâche, comme en témoigne Luc : « Jésus leur dit : C’est là ce que je vous disais lorsque j’étais encore avec vous ; il fallait que s’accomplisse tout ce qui est écrit à mon sujet dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes. Alors il leur ouvrit l’intelligence pour comprendre les Ecritures. Et il leur dit : Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait... » (Luc 24.44-46). Le récit des disciples d’Emmaüs (Luc 24.25-27) va dans le même sens.

Le livre des Actes atteste que les Apôtres savaient et confessaient que leur Messie était le Serviteur de l’Eternel. Nous avons fait allusion au début de ce paragraphe à la question soulevée par le ministre éthiopien lisant sur son char la description des souffrances du Serviteur dans le rouleau du livre d’Esaïe. Le récit continue par ces mots : « Alors Philippe, commençant par cette Ecriture (il s’agit du v. 7 d’Esaïe 53), lui annonça la bonne nouvelle de Jésus » (Ac 8.30-35). Selon Actes 17.1-3, Paul, durant trois sabbats dans la synagogue de Thessalonique, « discuta avec eux, à partir des Ecritures, dont il ouvrait le sens pour établir que le Christ [Messie] devait souffrir et se relever d’entre les morts. Ce Jésus que, moi, je vous annonce, disait-il, c’est lui qui est le Christ. » Le discours de Paul au roi Agrippa développe le même argument (Ac 26.22-23).

Dans ses épîtres, l'apôtre Paul n'a pas recours au titre « Serviteur » pour parler de Jésus-Christ, sauf en Philippiens 2.7. Mais quand il rappelle la substance de son message, il dit de la mort du Christ qu'elle est « selon les Ecritures » (1 Co 15.3).

L'apôtre Pierre, dans sa première lettre, développe une paraphrase d'un fragment d'Esaïe 53. Il rappelle aux croyants que leurs souffrances sont le prolongement de celle du Serviteur du Seigneur : « Si vous endurez la souffrance en faisant le bien, c'est une grâce devant Dieu. C'est à cela en effet que vous avez été appelés, parce que Christ lui-même a souffert pour vous, vous laissant un exemple afin que vos suiviez ses traces. *Il n'a pas commis de péché et on n'a pas trouvé de ruse dans sa bouche* » (1 Pi 2.21-22, se référant à Es 53.9). Puis Pierre poursuit l'allusion au cantique du Serviteur : « *Il a lui-même porté nos péchés* en son corps sur le bois, afin que, morts au péché nous vivions pour la justice ; et *c'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris*. Car vous étiez *comme des moutons qui s'égaraien*t, mais maintenant vous êtes retournés vers celui qui est votre berger et votre gardien » (1 Pi 2.25-25, citant Es 53.4, 12,5,6s ; les italiques signalent les citations textuelles d'Esaïe 53).

Tant dans ses discours des Actes que dans sa première épître, Pierre montre qu'il a pleinement assimilé ce qui, avant sa conversion, lui avait paru scandaleux au plus haut point : la souffrance du Messie.

Au cœur de l'Evangile

Au-delà de telle ou telle citation, le message clair et constant de la Parole de Dieu, c'est que pour sauver les hommes, Jésus-Christ le Fils de Dieu a donné sa vie. Celui que Dieu a offert au monde pour le salut n'est pas venu déployer la force du Tout-Puissant en écrasant ce qui s'opposait à sa volonté. Il n'a pas usé de la contrainte pour s'imposer, il n'a fait violence à personne. Le Dieu créateur des cieux et de la terre a voulu nous rencontrer sous les traits d'un homme sans prestige, sans prestance : « Il n'avait ni apparence ni éclat pour que nous le regardions, et son aspect n'avait rien pour nous attirer. Méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance, semblable à celui dont on se détourne, il était méprisé, nous ne l'avons pas estimé » (Es 53.2-3). « Il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le *Kyrios*. Et ceci sera pour vous un signe : vous trouverez un nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire » (Lc 2.12⁶). Quel renversement complet par rapport aux normes de ce monde, par rapport aux valeurs les plus estimées des religions ! « Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente », disait avec raison Jean-Jacques Rousseau en parlant de la mort du Christ en croix.

Alors que les hommes cherchent à en imposer aux autres et à s'imposer à eux, à se servir d'eux et à les asservir, alors que la puissance des grands se nourrit de l'affaiblissement des petits, la figure du Serviteur du Seigneur est l'interrogation la plus radicale qui puisse être adressée au monde. Et à l'Eglise aussi. Car elle (c'est-à-dire nous) raisonne trop souvent en termes d'influence, de prestige, de moyens financiers, techniques et intellectuels, voire en termes de miracles et de puissance. En fait, elle est sans cesse tentée de prouver sa supériorité en trahissant Celui dont elle se réclame. Elle se mesure aux idéologies de ce monde en évaluant des rapports de forces afin d'entreprendre son action uniquement s'ils semblent jouer en sa faveur. Elle est sans cesse menacée de se tromper d'armes, de se tromper de combat. Et elle devient stérile dans son témoignage de paix, de grâce et de service à l'image de son Maître, car elle reste conforme aux échelles de valeurs du monde qui l'a réduit au silence et l'a rejeté. Il s'agit, en méditant sur la figure du Serviteur du Seigneur, de convertir nos propres mentalités avant de prétendre convertir les autres à notre religion. Ce n'est pas sur les plus hauts sommets, accessibles seulement aux plus vertueux, aux plus spirituels et aux plus intelligents, que le Dieu de grâce fixe ses rendez-

⁶ Pourquoi ne citons-nous ce texte saisissant que la nuit du 24 décembre ?

vous. Mais au pied d'une Croix où son Serviteur souffrant a endossé la condition humaine, y compris celle des plus bas tombés.

Aujourd’hui comme toujours, la fidélité de l’Eglise se mesure à sa capacité de comprendre, d’intégrer dans son attitude et d’annoncer le message de Jésus-Christ, le Fils du Dieu tout-puissant, venu servir et donner sa vie dans d’indicibles souffrances pour nous délivrer de la fascination d’être « comme des dieux ».

5.5 Jésus-Christ, Fils de Dieu

Analyser le titre « Fils de Dieu », c'est entrer au plus profond du mystère de la personne de l'homme Jésus, le fils de Marie et de Joseph, humble couple domicilié dans le petit village de Nazareth en Galilée. Nous limiterons notre propos à des réflexions sur les textes bibliques, sans prétendre nous engager dans le domaine de la théologie systématique pour analyser la relation entre la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, tel que l'ont fait, notamment, les grands Conciles œcuméniques de l'Antiquité.

Notre étude contient de nombreuses citations de l'évangile de Jean. L'apôtre Jean, écrivant à la fin de sa vie, après de longues années de méditation sur la personne du Christ, a sondé avec une profondeur incomparable le mystère de la relation entre le Dieu éternel et la personne humaine de Jésus. En nous présentant Dieu comme **Le Père**⁷ et Jésus comme **Le Fils**, il affirmera que là est l'essentiel de son propos et l'objectif de ses écrits : « [Ces signes] sont écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, par cette foi, vous ayez la vie en son nom » (Jn 20.31) ; « Cela, je vous l'ai écrit pour que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui mettez votre foi dans le nom du Fils de Dieu » (1 Jn 5.13).

Un sens tout nouveau

Dans les paragraphes précédents, nous avons éclairé notre recherche en tentant de mesurer le retentissement de tel nom ou tel titre dans l'esprit des premiers auditeurs de l'Evangile – ce qui impliquait une allusion à leur enracinement dans l'Ancien Testament et dans le judaïsme contemporain des apôtres, ainsi qu'à l'usage profane de ces termes dans la société hellénistique du I^{er} siècle. Nous avons d'ailleurs découvert à chaque fois que la personne et l'œuvre de Jésus-Christ les remplissaient d'un contenu profondément renouvelé.

Cette démarche vaut aussi pour le titre « Fils de Dieu ». L'expression se trouve déjà dans les religions de l'Antiquité. Ainsi, les pharaons sont appelés fils du dieu solaire Râ. L'empereur romain revendiquait le titre de *divi filius*, fils de la divinité. D'une façon assez générale, guérisseurs et magiciens se faisaient appeler « fils des dieux » en vertu de leurs pouvoirs surnaturels. Bien entendu, dans un contexte polythéiste, l'expression « fils de dieu » est très loin d'être porteuse de la substance qu'on lui trouve dans la Bible, et peut même être relativement banalisée.

Dans l'Ancien Testament, la notion de paternité divine à l'égard du peuple élu apparaît à plusieurs reprises, et Israël est appelé parfois « mon fils » (Ex 4.22, Os 2.1 ; 11.1⁸ ; Es 1.2 ; 30.1, etc.). Cette expression évoque la relation privilégiée d'Israël avec Dieu en raison de son élection. Le titre de « fils » peut s'appliquer en premier lieu au roi, qui personnifie à lui seul l'élection et la mission d'Israël (cf. par ex., Ps 2.7⁹ et 12). Mais il ne saurait être question, ni à propos du peuple ni à propos de son roi, de « nature divine » ou d'origine céleste.

Jésus, le Fils unique

⁷ Dans l'évangile de Jean, Jésus parle cent six fois de Dieu comme « le Père » ou « mon Père ».

⁸ Parole à laquelle le Nouveau Testament donne valeur de prophétie concernant Jésus-Christ (cf. Mt 2.15).

⁹ Même remarque que pour la note précédente.

D'innombrables citations bibliques montrent le caractère unique de Jésus-Christ. Même une lecture rapide du Nouveau Testament fait ressortir cette évidence : il entretient avec Dieu une relation sans pareille, non seulement parmi ses contemporains, mais aussi par rapport aux figures les plus éminentes de l'Ancienne Alliance comme Abraham, Moïse, David, Elie...

Cette unicité et cette supériorité du Fils sur toutes les créatures font l'objet de la majeure partie de l'épître aux Hébreux. Le ton est donné dès les premiers versets : « Après avoir autrefois à bien des reprises et de bien des manières, parlé aux pères par les prophètes, Dieu nous a parlé, en ces jours qui sont les derniers, par un Fils qu'il a constitué héritier de tout et par qui il a fait les mondes » (Hé 1.1-2). Ces temps, en effet, sont les derniers, précisément parce que c'est le Fils qui a parlé : après lui, il n'y a pas d'autre parole de Dieu. C'est le faîte de l'histoire. Ce qui précède est préparation, ce qui suit est témoignage et actualisation. C'est ce qui découle tout aussi nettement de la parabole dite des vigneron révoltés (Mc 12.1-9) : l'envoi du fils n'est pas celui d'un émissaire de plus. C'est l'envoi décisif : « Seul son fils bien-aimé lui restait ; il le leur envoya le dernier... » (v.6). Par cette parabole, Jésus se fait comprendre sans équivoque : je ne suis pas simplement le dernier d'une longue liste de prophètes ; me rejeter, c'est rejeter le propriétaire lui-même : il n'y a plus d'autre recours après moi, il ne reste que le jugement. Aucun autre nom par lequel nous puissions être sauvés (Ac 4.12).

Dans la suite de l'épître aux Hébreux, Jésus est dépeint comme supérieur non seulement aux prophètes, mais aux anges (1.5) ; supérieur aussi à Moïse (Hé 3.5-6,) ; supérieur enfin aux grands-prêtres (Hé 7.28).

Avant lui, il n'y en a jamais eu de semblable, après lui, il n'y en aura point de comparable. De nul autre être ayant séjourné sur la terre il ne peut être dit : « En lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Col 2.9).

Jésus lui-même a conscience de sa nature divine, et il ne cherche pas à la masquer, même s'il en parle souvent de façon énigmatique (on perçoit bien que cela nous situe au-delà de toute argumentation) – et c'est surtout l'évangile de Jean qui nous en fournit le témoignage. L'affirmation la plus forte se trouve dans Jean 8.58 : « Jésus leur dit [aux chefs juifs] : *Amen, amen*, je vous le dis, avant qu'Abraham vienne à l'existence, moi, *je suis*. » Jésus s'identifie sans ambiguïté au Dieu qui s'est révélé à Moïse au travers du buisson ardent (« *Je suis qui Je suis* ») pour annoncer sa décision de *descendre* délivrer son peuple opprimé en Egypte. Il n'est pas surprenant que ses interlocuteurs, à l'ouïe de ces mots « prirent des pierres pour les lui jeter » (v.59).

Dieu l'a donné par amour

Confesser la divinité de Jésus-Christ est décisif sur le plan théologique. Mais nous ne saurions l'envisager sous un angle uniquement dogmatique. Rien ne peut plus toucher notre cœur et notre émotion, susciter en nous l'amour pour Dieu et le désir de le connaître intimement que cette *nouvelle* qui n'aurait jamais pu naître de l'imagination des hommes : Dieu nous a tellement aimés qu'il a donné son Fils unique pour nous. Nous avons là la définition même de l'amour : « Cet amour, ce n'est pas que, nous, nous ayons aimé Dieu, mais que lui nous a aimés et qu'il a envoyé son Fils comme expiation pour nos péchés » (1 Jn 4.10). En Christ, Dieu apparaît sous les traits de l'amour qui se donne lui-même (« Dieu était en Christ... ») pour sauver ses ennemis. Cette image de Dieu renverse complètement toutes celles que forgent les hommes concernant la divinité. C'est en cela d'abord que le christianisme ne saurait être envisagé comme une religion à côté, voire au-dessus des autres. Comparer les mérites respectifs des religions est une chose, confesser que Jésus est le Fils unique du Dieu unique en est une autre. Il en découle non pas la supériorité de la religion chrétienne par rapport à d'autres, mais la pertinence universelle de la révélation biblique. Ainsi que le caractère irréductible de l'Evangile, qui perdrait toute substance si on le mélangeait à d'autres courants religieux, si admirables puissent-ils être.

En effet, la puissance de l’Evangile s’effondrerait entièrement si Jésus était uniquement un homme, même le plus éminent représentant de l’espèce humaine. Cela impliquerait que le salut s’élève à partir de l’humanité : autant dire que nous serait ôtée toute certitude quant à l’amour de Dieu pour nous et quant à l’assurance de notre salut. En Jésus, le Fils de Dieu, nos prétentions humaines s’effondrent, mais c’est alors que peut naître et se développer la prise de conscience de notre véritable dignité : nous avons une valeur irremplaçable, parce que LE Fils de Dieu n’a pas rechigné à revêtir notre humanité.

« Montre-nous le Père »

« Y eut-il jamais, parmi les hommes, quelqu’un qui ait su ce qu’est Dieu, avant qu’il ne fut venu lui-même ? (...) Nul d’entre les hommes ne l’a vu ni connu : c’est lui-même qui s’est manifesté. Et il s’est manifesté dans la foi qui seule a reçu le privilège de voir Dieu »¹⁰. « Dieu seul parle bien de Dieu », disait Blaise Pascal. Ce Dieu qui, selon la Bible, « habite une lumière inaccessible, que nul homme n’a vu ni ne peut voir » (1 Ti 6.16), resterait une énigme indéchiffrable pour nous si Jésus n’était pas le Fils de Dieu. « Personne n’a jamais vu Dieu ; celui qui l’a annoncé, c’est le Dieu Fils unique qui est sur le sein de Père » (Jn 1.18). « Personne ne connaît le Fils, sinon le Père, personne non plus ne connaît le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils décide de le révéler » (Mt 11.29).

Dans cet homme Jésus, nous avons la révélation parfaite et définitive de ce que l’homme peut connaître de Dieu. Il n’est pas un être au bénéfice de révélations spéciales, un initié qui aurait pu énoncer des hypothèses, voire des vérités, sur la divinité suprême. Par sa personne, par ses œuvres autant que par son enseignement, il a montré, il a manifesté le Dieu vivant.

« Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit », disait Philippe, le disciple. Et Jésus de répondre : « Il y a si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ? Celui qui m’a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire, toi, montre-nous le Père ! Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que, moi, je vous dis, je ne les dis pas de ma propre initiative ; c’est le Père qui, demeurant en moi, fait ses œuvres. Croyez-moi : moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi » (Jn 14.8-11). Dieu Créateur, Dieu Souverain maître du monde et de l’histoire, Dieu Juge, Dieu omniscient, omniprésent, infini, éternel, glorieux, saint... les attributs de Dieu énumérés par les théologiens ne manquent pas. L’Evangile nous dit l’essentiel en affirmant que, pour celui qui croit, Dieu est Abba, Père, en Jésus-Christ – Dieu est amour.

Est-il nécessaire de le préciser ? La désignation biblique de Dieu comme un Père n’inclut pas une connotation sexuée. Dieu n’est ni masculin, ni féminin, il est au-delà de la différenciation sexuelle qui caractérise les créatures. Du reste, Esaïe (66. 12-13) promet que le peuple de Dieu fera l’expérience de la sensibilité maternelle de son Dieu : « Vous serez allaités, vous serez portés sur la hanche et caressés sur les genoux. Comme un homme que sa mère console, ainsi, moi, je vous consolerai »¹¹. En outre, ce n’est pas l’expérience que nous pouvons faire de notre relation avec un père humain qui va qualifier ce que nous entendons par la paternité de Dieu. C’est en sondant la manière dont Jésus est en communion avec Lui que nous percevons, ou apercevons, ce que veut dire : « Dieu est notre Père. »

¹⁰ Epître à Diognète, VIII.1,5 (écrit anonyme provenant d’Alexandrie, écrit vers l’an 200).

¹¹ Le peintre Rembrandt l’a admirablement rendu, lui qui, dans son chef-d’œuvre « Le retour du fils prodigue », a peint sur les épaules du fils agenouillé et en guenilles les deux mains du père qui l’accueille, mais deux mains très différentes, l’une paternelle, l’autre maternelle. Il est frappant que l’apôtre Paul, lorsqu’il rappelle aux Thessaloniciens son travail parmi eux donne lui aussi à son ministère une connotation maternelle et une connotation paternelle : « « Comme une mère prend soin de ses enfants, nous aurions voulu, dans notre tendresse pour vous, vous donner... notre propre vie » (1 Th 2.7-8), puis quelques lignes plus bas, « Vous savez que nous avons été pour chacun de vous ce qu’un père est pour ses enfants » (v. 11).

Celui qui reconnaît en Jésus le Fils de Dieu peut repousser comme idolâtres toutes les autres images de la divinité. Multiples et contradictoires sont les idées que les gens se font de Dieu. Si, dans nos pays, plus personne ne se prosterne devant des statues pour les adorer comme des dieux (encore que...), n'allons pas croire pour autant que nous en avons fini avec les images taillées proscribes par le Décalogue. Les plus subtiles, donc les plus dangereuses, ne sont pas celles sculptées dans le bois ou la pierre, mais forgées par les concepts philosophiques les plus sophistiqués, par les aspirations et les sentiments religieux même les plus fervents qui émanent du cœur de l'homme. « Nous savons que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné l'intelligence pour que nous connaissions celui qui est le Vrai ; et nous sommes dans le Vrai, en son Fils Jésus-Christ. C'est lui le vrai Dieu et la vie éternelle. Mes enfants, gardez-vous des idoles » (1 Jn 5.20-21). La seule image du Dieu invisible, c'est son propre Fils venu parmi nous. « Il reflète la splendeur de la gloire divine ; il est la représentation exacte de ce que Dieu est » (Hé 1.3, Français courant) ; « Il est l'image du Dieu invisible » (Col 1.15) ; « [Ceux qui sont aveuglés par le dieu de ce monde] ne voient pas resplendir la bonne nouvelle de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu » (2 Co 4.4).

Quel paradoxe ! La gloire infinie et éternelle de la divinité, sa puissance, sa splendeur, ont pris la forme du plus humble parmi les hommes – celui qui est né dans une étable, a vécu ignoré dans une pauvre province périphérique d'un empire païen, et a été mis au rang des assassins pour finir torturé et exécuté...

Une pierre d'achoppement

La confession « Jésus est le Fils unique de Dieu » heurte de plein fouet la pensée rationaliste qui ne peut admettre ce qui la dépasse. La logique humaine peut éventuellement parvenir au constat que l'homme ne parvient pas à se sauver lui-même. Seule la foi peut lui faire accueillir un salut venu de Dieu par son propre Fils. Confesser la divinité de Jésus-Christ n'exige pas un suicide intellectuel, mais une conversion de l'intelligence, opérée par le Saint-Esprit et non par une argumentation apologétique.

Lorsque la théologie libérale a voulu évacuer le dogme la divinité de Jésus-Christ pour rendre le christianisme plus acceptable, elle a vidé l'Evangile de sa substance et de sa puissance – et n'a personne converti : face à un Evangile décapité, la notion même de conversion perd son sens.

Mais il n'y a pas que pour le rationalisme occidental que l'affirmation « Jésus est le Fils de Dieu » est inadmissible. Pour les autres religions monothéistes, et les juifs en premier lieu, c'est un blasphème : « Nous avons une loi, et selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu » (Jn 19.7 ; cf. Mt 26.63-65). L'islam est tout aussi farouchement opposé à l'idée de la filialité divine de Jésus. Pour cette religion, c'est une atteinte grave portée au monothéisme et à la transcendance divine.

Il faut concéder, face aux juifs et aux musulmans, que l'Eglise des premiers siècles a parfois rendu le problème ardu. Pour barrer la route à toutes sortes d'hérésies, elle est entrée dans des formulations et des précisions christologiques complexes et culturellement connotées. Cet effort était légitime. Mais dans le dialogue avec les juifs et les musulmans, il importe de citer le témoignage biblique avant tout, plutôt que des élaborations théologiques ultérieures. Et ce témoignage est parfaitement explicite : « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même » (2 Co 5.19).

En outre, l'islam est particulièrement choqué par la doctrine de la naissance miraculeuse de Jésus. Il en déduit même, du moins selon certains traités polémiques, que les chrétiens croient à une Trinité composée du père (Dieu) de la mère (Marie) et de l'enfant né de leur union sexuelle (Jésus). Une telle caricature trouve ses racines dans la mythologie païenne et nullement dans l'Ecriture, mais elle existe. Et l'exaltation de la Vierge Marie, « Reine du ciel », a largement

contribué à cette mésinterprétation. A nous de rectifier et de préciser que la naissance de Jésus est miraculeuse, non pas en raison d'une sorte de double héritage humain-divin sur le plan de la génétique, mais parce que Jésus est vraiment le don de Dieu aux hommes : « Un enfant nous est né, un Fils nous est donné » (Es 9.5). Il est utile aussi de préciser que dans les langues sémitiques, la locution « fils de » peut indiquer une filiation physique, généalogique, mais aussi une appartenance, une identité.

6. Conclusion

Notre parcours nous a conduits des différents témoignages extérieurs à la tradition chrétienne à propos de Jésus le Fils de Dieu, en passant notamment par Jésus l'enseignant, le Messie ou l'Agneau de Dieu. Il manque bien des éléments à cette fresque, néanmoins cette étape nous aura permis d'enraciner Jésus dans un temps et un contexte donnés. Dieu n'a pas survolé le monde de sa présence. Il a pris chair humaine, il a endossé la culture d'une époque donnée et d'une région donnée pour ouvrir l'humanité une fois pour toutes à la joie de sa présence. Jésus enseignant, Jésus Messie, Jésus Serviteur de l'Eternel, Jésus Agneau de Dieu autant de clés de lecture de la vie du Galiléen, qui nous mettent sur le chemin de la confession du centurion romain au pied de la croix : « Vraiment cet homme était Fils de Dieu » (Mc 15.39).

7. Bibliographie succincte

Le ministère et l'enseignement de Jésus

1.- La Palestine au Ier siècle :

Richard Bauckham (éd.), *La rédaction et la diffusion des Evangiles, Contexte, méthode et lecteurs*, traduit de l'anglais par Charles Vanseymortier, Cléon d'Andran, Excelsis, 2014, 274 p.

Rodney Stark, *L'essor du christianisme. Un sociologue revisite l'histoire du christianisme des premiers siècles*, traduit de l'anglais par Philippe Malidor, Cléon d'Andran, Excelsis, 2013, 304 p.

Ben Witherington, *Histoire du Nouveau Testament et de son siècle*, Cléon d'Andran, Excelsis, 2003, 462 p.

N.T. Wright, *The New Testament and the People of God*, Minneapolis, Fortress Press, 1992, 540 p.

Gerd Theissen, *L'ombre du Galiléen*, Paris, Cerf, 1988, 270 p.

David J. Bosch, *L'Eglise, une société alternative*, Lausanne, PBU, 1983, 69 p.

Daniel Rops, *La vie quotidienne en Palestine au temps de Jésus*, Paris, Hachette, 1979, 542 p.

J. Jeremias, *Jérusalem au temps de Jésus*, Paris, Cerf, 1967, 530 p.

2.- Introduction à la littérature du Nouveau Testament :

Donald A. Carson et Douglas J. Moo, *Introduction au Nouveau Testament*, Cléon d'Andran, Excelsis, 2007, 752 p.

Frédéric Amsler, *L'Evangile inconnu. La source des paroles de Jésus (Q)*, Genève, Labor et Fides, 2001, 128 p.

Yvan Bourquin, *La Confession du centurion. Le Fils de Dieu en croix selon l'évangile de Marc*, Poliez-le-Grand, Ed. du Moulin, 1996, 80 p.

Amar Djaballah, *Les paraboles aujourd'hui. Visages de Dieu et images du Royaume*, Québec, La Clairière, 1994, 350 p.

Daniel Marguerat, *Le Dieu des premiers chrétiens*, Genève, Labor et Fides, 1990, 221 p.

F. Bassin, F. Horton, A. Kuen, *Evangiles et Actes*, Saint-Léger, Emmaüs, 1990, 532 p.

G.E. Ladd, *Théologie du Nouveau Testament*, vol. I (Les évangiles synoptiques), Lausanne, PBU, 1984, 306 p.

F.F. Bruce, *Les documents du Nouveau Testament: peut-on s'y fier ?*, Trois-Rivières, Impact, 2008 (nouvelle édition), 140 p.

3.- Introduction à la personne de Jésus :

Samuel Bénétreau, *Qui a fondé le christianisme : Jésus ou Paul ?*, Cléon d'Andran, Excelsis, 2012, 136 p.

Philippe Yancey, *Ce Jésus que je ne connaissais pas*, Marne-la-Vallée, Farel, 2001, 288 p.

Otto Betz, *Was wissen wir von Jesus ?*, Wuppertal, R. Brockhaus, 1991, 144 p.

Daniel Marguerat, *L'homme qui venait de Nazareth, Ce qu'on peut aujourd'hui savoir de Jésus*, Aubonne, Ed. du Moulin, 1990, 121 p.

R. T. France, *Un portrait de Jésus, le Christ*, Mulhouse, Grâce et Vérité, 1989, 178 p.

Rainer Riesner, *Jesus als Lehrer*, Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1981, ff614 p.

J. Jeremias, *Théologie du N. T.*, vol. 1 (La prédication de Jésus), Paris, Cerf, 1980, 420 p.

Martin Hengel, *Jésus, Fils de Dieu*, Paris, Cerf, 1977, 150 p.

Oscar Cullmann, *Christologie du N. T.*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1958, 300 p. (épuisé).

Benjamin B., Warfield, « Jésus et les émotions », *Hokhma* 58, pp. 21ss.

Joseph Ratzinger/Benoît XVI, *Jésus de Nazareth. I. Du baptême dans le Jourdain à la transfiguration*, Paris, Flammarion, 2007, 430 p.

4.- Ouvrages de théologie systématique :

Jacques Blandenier, *Jésus-Christ : Dieu avec nous*, Genève, Je Sème (Dossier Vivre no 23), 2005, 174 p.

Henri Blocher, *La doctrine du Christ*, Vaux-sur-Seine, Edifac, 2002, 318 p.

Donald Macleod, *La Personne du Christ*, Cléon d'Andran, Excelsis, 1999, 350 p.

Coll., "Qui est Jésus?", *Hokhma* 17, 1981, 95 p.

5.- Aspects particuliers :

John W. Miller, *Heureux ! Le Sermon sur la montagne pour aujourd'hui*, Dossier Vivre no 38, Montbéliard, Saint-Prix, Editions mennonites, Je Sème, 2015², 112 p.

Jean-Daniel Kaestli et Daniel Marguerat (dir.), *Le mystère apocryphe. Introduction à une littérature méconnue*, Genève, Labor et Fides, 1995 (2007 pour la deuxième édition), 190 p.

John Stott, *Matthieu 5 - 7, Le Sermon sur la Montagne*, Lausanne, PBU, 1987, 220 p.

A. Dupont-Sommer, M. Philonenko (éd.), *La Bible, Ecrits intertestamentaires*, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1987, 1893 p.

Dietrich Bonhoeffer, *Vivre en disciple, Le prix de la grâce, Sermon sur la Montagne*, Genève, Labor et Fides, 2009, 336 p.

C. Brown (et alii), *Vérité historique et critique biblique*, Lausanne, PBU, 1982, 260 p. Voir surtout la contribution de R. T. France: « L'authenticité des paroles de Jésus ».

C. Baecher et M. Ummel, « De quelques "crucifixions" du Sermon sur la montagne: vers une approche christoséquente de Mt 5- 7 », *Hokhma* 55, pp. 27ss.

6. Articles web en lien avec le « Da Vinci Code » de Dan Brown

Thomas Salamoni, « Le « Da Vinci Code » et les origines du christianisme : un dossier à rouvrir ». A consulter : <http://www.lafree.ch/details.php/fr/chercher.html?idelement=328>

Serge Carrel, « Carnet rose : Jésus et Marie-Madeleine annoncent, 2000 ans après, la naissance d'une petite Sarah! ». A consulter : <http://www.lafree.ch/details.php/fr/chercher.html?idelement=277>.